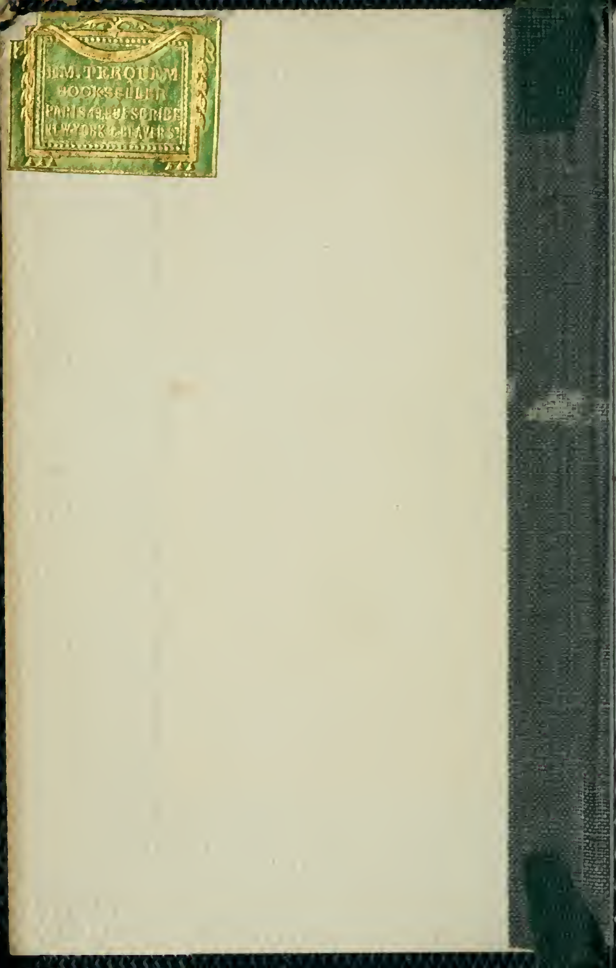
CONTES D'AUTOMNE

NOVEMBRE


EM. TERQUEM
BOOKSELLER

LES

# SOIRÉES AMUSANTES

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

SOIRÉES AMUSANTES

QUATRIÈME SÉRIE

# CONTES D'AUTOMNE

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

XI

NOVEMBRE

*Deuxième Édition*






PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1880

# LA LETTRE D'UN TRÉPASSÉ

## I

— Ainsi, monsieur Arnoult, d'après les chiffres que vous me présentez, la fortune que m'a laissée mon parrain est de plus d'un million?

— Un million deux cent cinquante mille francs, monsieur Gustave. Voici l'addition.

— Oui, c'est exact, répondit l'héritier.

— Sur cette autre feuille, reprit le notaire, j'ai établi le compte des revenus : il dépasse soixantes

mille francs, et je n'ai porté à l'actif ni votre maison de Marseille ni la jolie propriété où nous sommes, et qui est une des plus délicieuses villas des environs de notre cité provençale.

— J'espère, monsieur Arnoult, que vous voudrez bien continuer pour moi les bons services que vous rendiez à feu mon oncle. Je n'ai que vingt-cinq ans; c'est posséder bien jeune une fortune considérable; mais je tâcherai de n'en pas faire un mauvais usage. Vous aviez la confiance et l'amitié de mon oncle, monsieur Arnoult; voulez-vous qu'elle fasse aussi partie de l'héritage?

— Ah! monsieur Gustave, voilà des paroles qui m'honorent et me rendent heureux.

— Notre amitié, monsieur Arnoult, vous imposera un devoir

sérieux : celui de veiller un peu sur moi et de me conseiller.

— Vous êtes un brave cœur ! s'écria le notaire. Il y a longtemps que je vis dans la société des hommes, je les connais un peu ; je suis sûr de vous, cher monsieur Gustave. Ah ! votre excellent oncle, votre parrain, serait bien heureux s'il pouvait vous entendre parler ainsi. Vous aviez toute sa tendresse.

— N'étais-je pas véritablement son fils ? Unique enfant de son frère, et orphelin dès l'âge de cinq ans, j'ai été élevé par lui. Il m'a adopté ensuite.

— Entre nous, monsieur Gustave, je crois que la répugnance qu'il a toujours montrée pour le mariage avait pour seule cause sa vive affection pour vous. Il a dédaigné des partis superbes. Moi-même j'ai voulu le marier bien des fois, il a toujours

refusé. Enfin, il a fini par se dire trop vieux. C'était évidemment un parti pris, et j'ai dû cesser de revenir sur ce sujet.

— Mon oncle avait des jours d'accablement et de tristesse profonde. L'avez-vous remarqué ?

— Oui.

— Il y avait en lui comme un chagrin latent, une douleur muette. Ne vous a-t-il jamais rien dit, monsieur Arnoult?

— Jamais.

— Et vous n'avez rien deviné?

— Non.

— Dans sa jeunesse, monsieur Arnoult, mon parrain a dû éprouver quelque cruelle déception.

— C'est possible. Mais, vous le savez, il parlait rarement de son passé, non qu'il rougît d'avoir été pauvre, au contraire. Seulement, il n'imitait pas certains parvenus qui

se font un honneur de leur origine obscure afin de se mieux draper dans leur orgueil. Il ne disait pas : « Je suis arrivé à Paris à vingt ans, avec des sabots aux pieds, et maintenant je suis millionnaire. Saluez ! » Il racontait simplement ses débuts. Il était entré comme petit commis dans une maison de commerce de la rue des Lombards, à Paris. Actif et intelligent, il se fit remarquer et aimer. On lui donna bientôt de bons appointements et une part dans les bénéfices. Il avait trente ans lorsqu'il vint s'établir à Marseille et fonder la maison dans laquelle il s'est enrichi. Ah ! il est mort trop tôt pour tout le bien qu'il voulait faire ; mais vous êtes là, mon cher Gustave, la fortune de mon ami Burel est en bonnes et loyales mains.

— Je sais un peu comment mon

oncle s'en servait; j'espère pouvoir l'imiter.

— Très-bien. Maintenant, voulez-vous que nous parlions de vous, de votre avenir? Si je me permets de vous questionner, c'est que vous m'y avez autorisé en m'appelant votre ami. Voyons, que comptez-vous faire?

— Je ne sais pas encore.

— Votre fortune peut vous dispenser de travailler, dit le notaire en souriant.

— Sans doute; mais mon âge ne m'en dispense point. Avoir vingt-cinq ans et vivre en désœuvré, ce n'est pas vivre.

— C'est mon avis. Vous êtes avocat, vous pouvez arriver à une position honorable dans la magistrature.

— A vous l'avouer franchement, je n'ai pas beaucoup de goût pour la chicane. Et puis pourquoi occu-

perais-je un emploi qui peut faire vivre un père de famille? J'aviserai, je trouverai une occupation conforme à mes idées, à mes goûts.

— En attendant, voulez-vous un conseil? Mariez-vous.

— Décidément, cher monsieur, vous voulez que j'hérite également de vos conseils à ce sujet.

— Ma foi! répliqua le notaire en riant aussi, j'avoue mon faible, j'aime à faire des mariages. Après tout, j'ai la main assez heureuse.

— Eh bien! nous en reparlerons dans quelques années.

— Monsieur Gustave, voilà une réponse que votre oncle m'a faite souvent, et il ne s'est jamais marié.

— Convenez que ce n'est pas à moi, son légataire universel, qu'il appartient de l'en blâmer. Avez-vous, cher monsieur Arnoult, quel-

ques commissions à me donner pour Paris.

— Aucune. Quand partez-vous?

— Demain.

— Je vous souhaite un bon voyage.

— Vous me quittez?

— Oui. Deux contrats de mariage à préparer.

— Oh! alors je comprends votre empressement, dit Gustave en riant.

Et il tendit sa main au notaire.

— Vous vous moquez de moi, mon cher Gustave; soit! mais votre tour viendra.

Me Arnoult s'en alla sur cette menace.

— Maintenant, se dit le jeune millionnaire resté seul, achevons de mettre en ordre tous ces papiers.

Gustave ouvrit l'un après l'autre les tiroirs d'un énorme bureau de chêne sculpté, et en retira une

masse de papiers dont il fit le dépouillement.

Dans le dernier compartiment il trouva des actes, des traités ou autres titres importants; puis, dans le fond, une lettre sous enveloppe, cachetée de cire rouge et portant cette suscription :

« *Mademoiselle Mélanie Roger, rue Neuve-Saint-Eustache, n° 33, à Paris.* »

— Je reconnais parfaitement l'écriture de mon oncle, se dit Gustave; mais comment cette lettre n'a-t-elle pas été envoyée à son adresse, et depuis quand est-elle dans ce tiroir? Le papier de l'enveloppe est légèrement jauni, ce qui indiquerait une date plus ou moins ancienne.

Et il se mit à réfléchir, les yeux fixés sur l'adresse de la lettre mystérieuse.

— Parbleu! s'écria-t-il au bout

d'un instant, me voilà embarassé pour bien peu de chose! Cette lettre, qui peut avoir une certaine importance, se sera glissée sous ce tas de papiers, où elle est restée. Mon oncle aura cru l'avoir fait jeter à la poste parmi ses nombreuses correspondances de chaque jour. Eh bien! puisque je pars demain pour Paris, je réparerai son oubli involontaire; je remettrai cette lettre moi-même à Mlle Mélanie Roger. Je lui expliquerai comment le hasard me l'a fait découvrir.

Mlle Mélanie Roger! Ce nom m'est tout à fait inconnu; je ne l'ai pas rencontré une seule fois dans les nombreuses missives que je viens de parcourir. Cette demoiselle doit être une bonne vieille de cinquante à soixante ans. N'importe! je la verrai, et j'excuserai mon oncle. Voilà une aventure qui, peut-

être, renferme quelque piquante révélation.

Sur ces mots, il mit la lettre dans son portefeuille.

## II

Gustave Burel arriva à Paris le 3 juin de l'année 1856. Il descendit rue de Richelieu, à l'hôtel de France et d'Angleterre.

Quelques comptes à régler avec d'anciens correspondants de son oncle avaient rendu ce voyage nécessaire.

Connaissant à peine Paris, il résolut de s'y fixer pour quelque temps. Il n'y avait pas d'amis; mais il ne pouvait être que favorablement accueilli par les négociants qui avaient entretenu des relations amicales avec son oncle. Son titre

de millionnaire devait également lui ouvrir bien des portes.

Dès le lendemain de son arrivée, il reçut des invitations à dîner pour toute une semaine. On le gronda même affectueusement, dans plusieurs maisons, d'être allé se loger à l'hôtel.

Ses affaires terminées, Gustave se souvint de la lettre qu'il avait dans son portefeuille.

Un matin, donc, il se dirigea vers la rue Neuve-Saint-Eustache. Il entra dans la maison portant le nº 33.

— Mlle Mélanie Roger? demanda-t-il à la concierge.

— Mélanie Roger ! répéta celle-ci d'une voix enrouée; je ne connais pas ça.

— C'est pourtant bien ici le nº 33.

— Oui. Qu'est-ce qu'elle fait votre demoiselle?

— Je n'en sais absolument rien. C'est cette lettre que j'ai à lui remettre.

— Je vous l'ai dit, cette demoiselle ne demeure pas ici.

— Elle a peut-être changé de domicile?

— Je suis dans la maison depuis douze ans, et je ne me souviens pas qu'une demoiselle Mélanie Roger y ait demeuré. Voyez au 43. Vous l'y trouverez peut-être.

Et elle lui tourna le dos.

Le jeune homme ouvrit son portefeuille afin d'y replacer la lettre. Mais au même instant un homme de peine, chargé d'un ballot de marchandises, le heurta violemment.

La lettre s'échappa de sa main et tomba sur le pavé humide de la rue.

— Pardon, excuse, dit le portefaix, je ne vous voyais pas.

Gustave ramassa la lettre toute

souillée de boue. Il tira son mouchoir de poche et l'essuya avec précaution; mais il constata avec dépit qu'elle n'était plus guère présentable. Il la remit dans son portefeuille et s'éloigna.

— Ma foi! se dit-il, tant pis pour Mlle Mélanie Roger! Je crois avoir fait ce que je devais pour l'acquit de ma conscience.

Il rentra chez lui, mit la lettre dans un coin de sa commode et n'y pensa plus.

Au bout de quinze jours, Gustave Burel comptait déjà une douzaine d'amis, tous jeunes gens de son âge et de bonne famille. Ils lui firent partager leurs plaisirs; ils l'emmenèrent dans leurs réunions. Avec de semblables mentors il devait être initié bien vite aux habitudes de la vie parisienne. Heureusement, il était doué d'un esprit

droit; il prenait toujours sa raison pour guide et il avait assez de volonté pour résister aux entraînements dangereux.

Un dimanche, deux de ses amis l'invitèrent à les accompagner jusqu'à Compiègne, où ils étaient attendus, pour prendre part à une fête de famille, chez un riche négociant qui venait de se retirer des affaires.

Ce petit voyage ne pouvait être qu'agréable. Gustave accepta l'invitation.

On ne l'avait pas trompé en lui assurant qu'il serait parfaitement accueilli. Le maître de la maison et sa femme eurent pour lui toutes sortes de prévenances.

Les invités étaient au nombre de trente. La plupart habitaient à Paris. Il y avait quelques jeunes femmes avec leurs maris. Le reste de la société se composait de jeunes gens.

Deux élégantes yoles, gréées de voiles blanches et bleues, qui se balançaient coquettes et gracieuses sur l'Oise, furent mises à la disposition des amateurs. Quant à ceux qui ne voulaient pas s'exposer à prendre un bain forcé dans la rivière, ils organisèrent un jeu de boules sur la belle pelouse du jardin, non loin d'un pavillon d'été dans lequel se trouvaient deux billards.

Une brise douce et parfumée souffla dans les voiles des deux canots.

Dans celui où se trouvait Gustave Burel, il y avait un jeune homme de bonne tournure, fort élégant et d'une humeur charmante. C'était la première fois que Gustave le rencontrait. Il se nommait Anatole Dubouchet; il pouvait avoir vingt-six ans.

Fils d'un notaire de Paris, qui

avait amassé une fortune considérable, Anatole ne s'était pas cru obligé de travailler à l'exemple de son père. Celui-ci, beaucoup trop indulgent, le laissait vivre dans l'oisiveté. Anatole, que la faiblesse paternelle semblait autoriser à faire toutes sortes de folies, s'était lancé de bonne heure dans le monde des viveurs. Il était devenu ce qu'on appelait alors un *gandin*. Il ne manquait pas d'intelligence; il avait même de l'esprit, à certains moments. Mais ses qualités étaient un peu gâtées par une fatuité et une suffisance qui allaient parfois jusqu'à la sottise.

Vraiment, c'était dommage!

Cependant, depuis quelque temps, le père examinait d'un peu plus près la conduite de son héritier. Le brave homme fut tout d'abord très-effrayé; puis, ayant appelé son fils, il lui fit

une semonce sévère, où néanmoins la tendresse dominait.

Il termina en déclarant à Anatole que, pour couper court à ses fredaines, il avait résolu de le marier. Il prononça même le nom d'une jeune fille.

Anatole poussa un cri de joie, sauta au cou de son père, et l'embrassa en disant :

— C'est justement celle que j'aime !

Voilà comment Anatole Dubouchet s'était engagé à prendre femme.

Ses amis, voyant qu'il était près de leur échapper, l'accablèrent de railleries; il tint bon contre cette grêle d'épigrammes. Il aimait réellement sa fiancée autant qu'il pouvait aimer, c'est-à-dire plus que tout au monde après lui-même.

Il fit quelques avances à Gustave Burel; mais le jeune Marseillais, à

qui il avait trouvé le moyen de déplaire, se tint vis-à-vis de lui dans une froide réserve, ce qui était un peu contre son caractère et sa vivacité toute méridionale.

Anatole Dubouchet en fut cette fois pour ses frais d'amabilité.

— Dis donc, Anatole, lui demanda un de ses camarades pendant que l'embarcation glissait rapidement entre les deux rives de la rivière, est-ce que l'époque de ton mariage n'est pas encore fixée?

— Pas encore, répondit-il.

— Allons, tout n'est pas désespéré.

— Je considère la chose comme faite.

— Tu dis cela, mais, dans le fond, tu ne tiens pas à te marier, avoue-le.

— Tu te trompes.

— Quant à moi, reprit un autre,

je ne trouve pas Dubouchet si malheureux... On dit que Mlle Mélanie Roger est ravissante; que c'est une jeune fille accomplie.

On devine la surprise de Gustave Burel en entendant nommer la fiancée de M. Anatole. Était-ce bien à cette jeune fille que la lettre de son oncle était adressée? Il ne savait qu'en penser.

— Voyons, Anatole, reprit celui de ses amis qui avait parlé le premier, Mlle Roger est-elle aussi charmante qu'on l'assure?

— Ma cousine, répondit Anatole, est tout simplement adorable; c'est une figure de Raphaël détachée de son cadre.

— Quel enthousiasme!

— Du reste, continua-t-il, tout ce que l'on pourrait dire de ma cousine ne saurait approcher de la réalité. Il faut l'avoir vue, il faut

l'avoir écoutée, il faut avoir subi le charme qu'elle répand autour d'elle pour s'en faire une juste idée. C'est un chef-d'œuvre de beauté, de grâce, d'esprit et de douceur.

— Malheureusement, on dit aussi qu'elle est pauvre, ta cousine.

— Presque pauvre, en effet. Son père, le frère de ma mère, n'a laissé à sa veuve, en mourant, qu'un modeste capital de cent vingt mille francs. Cet argent, bien placé, rapporte de sept à huit mille francs de rente. C'est avec ce très-petit revenu que ma tante et sa fille se suffisent.

— C'est médiocre. Heureusement que ton mariage...

— Il est de fait, interrompit Anatole, que ce mariage est pour ma cousine un bonheur inespéré.

Les jeunes gens se regardèrent en souriant.

M. Anatole Dubouchet souleva avec ses doigts sa chevelure blonde frisée et rajusta le nœud de sa cravate bleu de ciel.

Quelques minutes après, les deux canots revinrent à leur point de départ, et les promeneurs s'empressèrent de rejoindre les autres invités, car c'était l'heure du dîner.

Gustave Burel, retenu par une prudence instinctive, n'avait pas dit un mot de la lettre trouvée dans les papiers de son oncle.

Mais le soir, avant de quitter Compiègne, il s'était fait donner adroitement l'adresse de Mme Roger, et il l'avait écrite sur son carnet.

## III

Gustave Burel avait engagé sa journée du lendemain, qu'il passa

tout entière dans la famille d'un ancien ami de feu son oncle.

Mais le mardi, en se levant, il s'écria tout joyeux :

— Je suis libre aujourd'hui !

Il sonna un domestique et lui commanda son déjeuner. Puis il s'habilla avec un soin tout particulier; on aurait même pu découvrir dans l'arrangement de sa toilette une certaine disposition à la coquetterie.

A onze heures, il était tout prêt à partir.

Il prit la lettre.

— En vérité, se dit-il, je ne puis décemment présenter cette lettre dans un pareil état. Comment faire? Si je la mettais sous une seconde enveloppe? Oui, mais celle-ci n'en sera pas moins maculée. Si j'osais... Non. Déchirer une enveloppe de

lettre, rompre un cachet, ce serait une mauvaise action! Je ne dois pas faire cela. Cependant... diable! diable! je ne me doutais pas que cette missive me causerait tant d'ennuis! Il faut pourtant que je me décide à quelque chose!

Voyons, faisons une supposition : Je déchire cette enveloppe, mais je me garde bien de lire un seul mot de la lettre ; à la rigueur, je puis même fermer les yeux en la glissant dans une enveloppe nouvelle. En agissant ainsi, aurai-je violé le secret de cette correspondance? Non, assurément. Donc, il n'y aura pas d'indiscrétion, et ma conscience ne pourra rien se reprocher.

Bien que ce raisonnement l'eût rassuré, il tournait la lettre entre ses doigts et ne pouvait se décider à joindre l'action aux paroles.

— Après tout, reprit-il, comme

pour s'encourager, je ne vois que ce seul moyen.

Il appuya l'ongle de son pouce entre le papier et la cire, et fit sauter le cachet. Aussitôt son cœur se mit à battre très-fort. Mais il ne pouvait plus en rester là : il fallait achever l'œuvre commencée.

Il prit une enveloppe blanche, satinée, et l'ouvrit toute prête à recevoir la lettre. Puis, comme il se l'était promis, il ferma les yeux. Alors, d'une main qui tremblait légèrement, il retira la lettre de son enveloppe et la fit passer dans celle qu'il venait de préparer.

Cette besogne terminée, il sentit des gouttes de sueur sur son front. Il s'empressa de cacheter et sur l'enveloppe il écrivit :

*Mademoiselle Mélanie Roger, rue de la Fontaine, n° 8, à Auteuil.*

Il mit la lettre dans sa poche et

sortit. Dans la cour même de l'hôtel Il trouva une voiture de remise. il y monta.

Trois quarts d'heure après la voiture s'arrêtait à Auteuil. Gustave Burel était devant la maison habitée par Mme Roger. On l'apercevait de la rue à travers les barreaux de fer de la grille. Gustave sonna, et presque aussitôt la grille s'ouvrit. Il entra, traversa un délicieux parterre, et se trouva devant un perron double, cintré, sur la plate-forme duquel on arrivait en montant cinq marches. Il était sur la troisième marche lorsqu'une jeune domestique se montra souriante et fraîche comme un bouton de rose.

— Que désire monsieur? lui demanda-t-elle.

— C'est bien ici que demeure Mme Roger?

— Oui, Monsieur.

— Je désirerais lui parler

— Madame est absente ; elle est partie ce matin de très-bonne heure pour Paris, et ne rentrera guère avant minuit.

— Et Mlle Roger ?

— Mademoiselle accompagne toujours sa mère.

— Je ne suis pas heureux, murmura le jeune homme.

— Si c'est quelque chose que je puisse leur dire ?... demanda la domestique. Dans tous les cas, monsieur peut revenir demain.

Gustave se consulta un instant.

— En définitive, je n'ai nul besoin de voir ces dames, se dit-il.

Et il reprit tout haut :

— Je n'ai rien de bien important à dire à Mme Roger ; il s'agit simplement d'une lettre qui est adressée à mademoiselle. La voici. Voulez-

vous avoir l'obligeance de la remettre à Mlle Mélanie Roger?

— Oui, monsieur, je la remettrai ce soir, dès que mademoiselle rentrera.

Gustave regagna sa voiture et revint à Paris de très-mauvaise humeur. Si on lui avait demandé pourquoi, il n'aurait certainement pas pu répondre.

Il était une heure du matin lorsque Mme Roger et sa fille rentrèrent. Il leur fallut réveiller Louise, leur domestique, qui s'était endormie en les attendant.

En la voyant ahurie, se frottant les yeux et répondant tout de travers à ses questions, Mme Roger eut pitié d'elle, et l'envoya se coucher. Louise ne se le fit pas dire deux fois; elle s'empressa de gagner sa chambre, oubliant tout à fait la

lettre qu'on lui avait remise pour sa jeune maîtresse.

Mais la première chose qui revint à la mémoire de Louise en s'éveillant le matin, ce fut la mission dont elle avait été chargée.

Aussitôt levée elle ouvrit doucement la porte de la chambre de la jeune fille.

Mélanie était encore couchée, mais depuis un instant elle ne dormait plus.

Louise s'approcha du lit en disant :

— Mademoiselle, c'est une lettre pour vous.

— Pour moi? fit la jeune fille avec surprise.

— Vous voyez qu'elle vous est adressée.

— C'est vrai. Mais je n'ai pas l'habitude... Qui donc a pu m'écrire?

— On ne me l'a pas dit. C'est un

jeune homme, oh! un beau jeune homme, très-bien mis, qui a apporté cette lettre hier vers midi. Je n'ai pas pensé à vous la remettre quand vous êtes revenue de Paris.

— Un jeune homme, dis-tu, que tu ne connais pas?...

— Hier je l'ai vu pour la première fois.

— C'est bien singulier, reprit Mlle Roger, en se parlant à elle-même. Une lettre à moi!... apportée ici par un inconnu!...

Elle regardait la lettre avec une curiosité pleine de défiance. Elle était émue, ses joues se couvraient de rougeur.

— Est-ce que je puis la lire? se demanda-t-elle tout haut.

— Pourquoi pas, mademoiselle? répondit la domestique.

— En effet, reprit Mlle Roger, ce

n'est pas mal faire que de lire une lettre qui m'est adressée.

— Certainement, mademoiselle.

— Elle vient peut-être de quelque malheureux qui me demande un secours.

Et, d'une main timide la jeune fille brisa le cachet et tira la lettre de l'enveloppe.

Mais elle n'eut pas plutôt commencé à lire qu'elle fut saisie d'une émotion extraordinaire; son visage devint pourpre.

Sa lecture était achevée depuis longtemps, qu'elle n'avait pu encore détacher ses yeux des mots étranges tracés sur le vélin.

Louise examinait sa jeune maîtresse avec un étonnement mêlé d'inquiétude. Elle n'osait s'en aller et encore moins l'interroger.

— Louise, dit enfin Mlle Roger d'une voix brève, avez-vous parlé à

ma mère de cette lettre et de celui qui l'a apportée?

— Non, mademoiselle.

— Tant mieux! Ne lui dites rien jusqu'à nouvel ordre. Je me réserve de lui parler moi-même de cette aventure. Maintenant, laissez-moi.

Louise se retira.

Mlle Roger relut la lettre une seconde fois. Voici ce qu'elle contenait :

« Mademoiselle,

» Que viens-je d'apprendre? Vous
» allez épouser votre cousin! Je suis
» sacrifié, moi qui avais mis en vous
» tout le bonheur de ma vie! Ah!
» le coup qui me frappe est mortel!...
» Je le sens, mon existence est à ja-
» mais brisée. Tout s'évanouit avec
» le plus beau des rêves. Pourquoi
» me suis-je bercé si longtemps d'un
» fol espoir? C'est ma faute, made-

» moiselle, les apparences m'ont
» trompé; c'est ma faute et je vous
» pardonne.

» Je vous souhaite toutes les joies,
» toutes les félicités que j'aurais
» voulu réunir autour de vous;
» mais j'ai le pressentiment que
» votre cousin ne saura pas vous
» donner tout le bonheur que vous
» méritez. C'est peut-être ma trop
» vive affection pour vous qui me
» montre l'avenir sous des couleurs
» si sombres. Tâchez d'oublier ma
» triste prédiction. Oh! Dieu veuille
» que je me trompe!

» Adieu, mademoiselle. Si jamais,
» dans l'avenir, vous vous souvenez
» de moi, vous pourrez dire : J'ai
» dédaigné un cœur sincère et dé-
» voué.

» GUSTAVE BUREL. »

On comprend l'effet que dut pro-

duire sur la jeune fille la lecture de cette lettre étrange. C'était de la stupéfaction. Des pensées désordonnées se heurtaient dans son cerveau comme un essaim dans une ruche.

Elle interrogeait ses souvenirs, la belle enfant, et cela avec la meilleure foi du monde. Mais elle avait beau chercher, elle ne trouvait d'aucune façon l'explication de la lettre désespérée qui tremblait entre ses doigts.

— Oh! s'écria-t-elle, c'est comme un rêve, une hallucination! Je suis bien éveillée pourtant; et cette lettre, cette lettre incompréhensible, inouïe, je la tiens... C'est à en perdre la raison!

— Gustave Burel! reprit-elle. Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom. Je ne crois pas avoir rencontré une seule fois celui qui le porte. Mais il me connaît, lui, puisqu'il

m'écrit cette lettre insensée! Serais-je l'objet d'une mystification, d'une lâche méchanceté? Oh! je le saurai, j'aurai le mot de cette énigme!

Au déjeuner, Mlle Roger ne put cacher sa préoccupation à l'œil clairvoyant de sa mère. Celle-ci la questionna avec une tendre sollicitude; mais la jeune fille, ne voulant rien dire encore, éluda ses questions par un petit mensonge : elle se dit fatiguée, un peu souffrante.

Mme Roger l'engagea à se reposer et à rester dans sa chambre. C'était le désir de Mélanie. Elle avait besoin d'être seule afin de pouvoir se livrer aux mille pensées qui l'assiégeaient. Cette charmante enfant, dont la vie jusqu'à ce jour n'avait été, pour ainsi dire, qu'un éclat de rire, venait de perdre, comme par enchantement, sa douce tranquillité, la paix du cœur. L'inconnu se révé-

lait à elle, un monde nouveau commençait à lui apparaître. Elle voulait se défendre contre cette agitation intérieure. Impossible! En la subissant comme une chose mauvaise, elle la savourait à l'égal d'une jouissance.

Vers quatre heures de l'après-midi, Anatole Dubouchet se présenta chez sa tante. Mme Roger venait de sortir seule pour faire une visite dans le voisinage. La domestique alla prévenir Mélanie de l'arrivée de son cousin.

Elle l'attendait avec impatience, et le rejoignit au salon avec un empressement qu'Anatole sut mal à propos interpréter en sa faveur. Il essaya d'entamer une conversation sentimentale; mais la jeune fille l'interrompit d'un ton railleur :

— Je sais, mon cher cousin, lui dit-elle, que vous avez appris à dire

de très-jolies choses; mais il me serait impossible de vous suivre sur le terrain des compliments, que vous connaissez mieux que moi; réservez tout cela, je vous prie, pour une autre occasion.

— Vous aurais-je contrariée, ma belle cousine?

— En aucune façon. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que ma visite ne paraît pas vous être agréable aujourd'hui.

— Vous vous trompez, mon cousin, je suis au contraire enchantée de vous voir.

— A la bonne heure! Au moins voilà une bonne parole.

— Vous êtes-vous bien amusé dimanche à Compiègne?

— Oh! parfaitement. Et si vous eussiez été là ma satisfaction eût été complète.

— Vous ètes incorrigible, mon

cousin; vous retombez sans cesse dans votre vilain défaut, la flatterie.

— C'est un peu votre faute, ma cousine.

— Vous devez avoir beaucoup d'amis.

— Mais, oui; je n'en sais pas le nombre.

— Cela se comprend, vous êtes si répandu, si recherché. Dites-moi, mon cousin, parmi vos innombrables connaissances, en est-il une par hasard qui se nomme Gustave Burel?

— Gustave Burel! mais c'est mon intime, ma chère cousine; dimanche nous étions ensemble à Compiègne.

— Ah! fit Mélanie, sans se rendre compte de la joie qu'elle éprouvait. Il est de Paris?

— Non, c'est un Marseillais qui vient de faire un héritage de presque

deux millions. Le désir de voir Paris et de connaître un peu le monde nous l'a amené. Il n'est à Paris que pour quelques mois; c'est un oiseau de passage. Du reste, charmant garçon, quoique un peu mélancolique. Jolie figure, jolie tournure, intelligent, instruit, spirituel même, ce qui n'est pas essentiel, mais n'est pas absolument un défaut; avec cela docteur en droit. En un mot, un parfait gentleman. Il n'a qu'un défaut, celui d'être un peu sauvage.

— Ah! il est un peu... sauvage.

— Un provincial, c'est tout dire.

— Ainsi vous êtes lié avec lui?

— Beaucoup; nous sommes dans les meilleurs termes. Mais, ma cousine, vous connaissez donc M. Burel?

— Non, j'ai seulement entendu parler de lui avec beaucoup d'éloges, et je serais curieuse de savoir s'il a vraiment le mérite qu'on lui accorde.

— Rien de plus facile, répondit étourdiment M. Anatole. Je le présenterai à ma tante comme un danseur de plus pour animer nos petites soirées.

— Volontiers. Et, en effet, à ce point de vue-là, pourquoi ne nous amèneriez-vous pas de temps en temps quelques-uns de vos amis.

— Je le ferai si cela peut vous être agréable.

— Voilà maman qui rentre; vous allez lui demander la permission de lui présenter M. Burel

— Je devine votre pensée, ma cousine... vous croyez que j'ai exagéré mes relations... et vous voulez me prendre en défaut.

— Peut-être bien, mon cousin.

— Eh bien! sceptique que vous êtes, vous verrez que j'ai dit vrai.

Mme Roger entra dans le salon. Un regard de Mélanie rappela à

Anatole ce qu'elle désirait de lui Au bout de quelques minutes d'entretien, le jeune homme fit un grand effort et demanda à sa tante de lui permettre d'amener à Auteuil quelques-uns de ses intimes, et notamment M. Gustave Burel.

Mme Roger tressaillit à ce nom, pâlit légèrement, se troubla, et finit par répondre d'une voix un peu émue :

— Ce jeune homme sera le bienvenu.

## IV

Il était dix heures du matin. Gustave Burel se disposait à sortir lorsque deux petits coups furent frappés à sa porte. Il ouvrit et parut fort étonné en reconnaissant Anatole Dubouchet.

— Vous allez sortir? Vous êtes pressé sans doute? dit ce dernier.

— Je sortais, en effet, pour me distraire, mais rien ne m'appelle au dehors. Asseyez-vous, monsieur, et dites-moi, je vous prie, ce qui me procure l'honneur de votre visite.

— Mon Dieu, c'est toute une histoire. Avant tout, continua Anatole, je désirerais savoir si vous avez disposé de votre après-midi?

— Pas encore. Je commence à me fatiguer des invitations, je ne m'appartiens pas assez. Aussi ai-je résolu de me réserver, pendant le reste de mon séjour à Paris, au moins trois jours par semaine, dont je disposerai à ma fantaisie.

— C'est agir on ne peut plus sagement; mais pour aujourd'hui votre résolution me contrarie, car je venais précisément vous prier d'accepter une nouvelle invitation.

Gustave Burel fit un mouvement que le visiteur remarqua.

— Vous êtes surpris, reprit Anatole, qui regretta fort de s'être tant avancé par jactance auprès de sa cousine et même de sa tante. J'avoue, ajouta-t-il, que votre étonnement est naturel.

— Et de quelle part me vient cette invitation? demanda Gustave.

— De la part de deux femmes charmantes.

— Ah!... quelles sont ces dames?

— Ma tante, madame Roger; et sa fille, mademoiselle Mélanie Roger.

Ce fut pour Gustave Burel un nouveau sujet d'étonnement.

— C'est sans doute l'effet de la lettre, pensa-t-il; mais comment ces dames ont-elles pu la rattacher à moi, dont elles ne connaissent peut-être pas l'existence?

— Vous ne répondez pas, cher

monsieur Burel? Aurais-je donc l'extrême déplaisir de vous voir refuser?

— Permettez, cher monsieur Dubouchet... mais je ne vois pas en quelle qualité je puis vous accompagner dans votre famille.

— Pardonnez-moi : j'ai dit que vous étiez mon ami.

— Je vous pardonne de grand cœur; seulement, je cherche à comprendre...

— Voilà; rien de plus simple. Ces dames, qui vivent retirées, ont manifesté le désir d'animer un peu leur solitude et m'ont prié, dans ce but, de leur présenter quelques-uns de mes amis. Je me suis un peu aventuré en vous citant parmi ceux à qui j'ai le droit de donner ce titre. Pure vanité de ma part, ajouta gracieusement Anatole. Or, je n'ai pas eu plutôt prononcé votre nom qu'on

l'a saisi au vol. Il paraît que ces dames ont entendu faire de vous les plus grands éloges.

— Ah ! fit Gustave qui était tout oreille.

— Moi-même, ajouta le gandin, j'ai dit de vous tout le bien que j'en pense.

— Je vous remercie de votre bonne opinion.

— Elle est juste. Je n'ai pas, d'ailleurs, l'habitude de prodiguer mon estime; bref, j'ai promis de vous amener. Me ferez-vous donc manquer à ma promesse?

— Non, cher monsieur Anatole; je tiendrai votre engagement puisque cela doit vous être agréable.

— Quand?

— Aujourd'hui même, si vous le voulez.

— Si je le veux !... certainement.

A une heure je viendrai vous prendre. Vous trouverai-je ici?

— Avez-vous affaire jusqu'à une heure?

— Je n'ai jamais rien à faire.

— En ce cas, venez déjeuner avec moi au café Anglais. De cette façon nous n'aurons pas besoin de nous retrouver.

— Vous avez raison; j'accepte.

Les deux jeunes gens sortirent sur ces mots et se dirigèrent vers les boulevards.

Il était plus de deux heures lorsqu'ils arrivèrent à Auteuil, chez Mme Roger. Louise les fit entrer au salon en leur disant qu'elle allait prévenir ses maîtressses.

Mme Roger et Mélanie se promenaient dans leur petit jardin.

— M. Anatole vient d'arriver, dit Louise à Mme Roger; il est accompagné d'un de ses amis.

Et elle ajouta tout bas à l'oreille de Mélanie :

— C'est le jeune homme qui a apporté la lettre.

Le cœur de la jeune fille se mit à battre très-fort. Elle suivit sa mère, et elles entrèrent au salon un moment après.

Anatole Dubouchet présenta son soi-disant ami, qui aurait bien voulu savoir ce que contenait la lettre de son oncle. De leur côté, pour deux motifs bien différents, la mère et la fille l'examinaient avec tout ce que la politesse leur permettait de curiosité. Toutes deux étaient fort émues.

— Elle est tout à fait charmante! se disait Gustave en regardant la jeune fille.

Quant à celle-ci, elle était encore trop troublée pour pouvoir s'arrêter à une opinion précise au sujet de la lettre; mais elle sentait que ce jeune

homme à la physionomie si douce, au regard franc et loyal, n'avait pu se livrer vis-à-vis d'elle à une si odieuse plaisanterie, ou tout au moins à une mystification de mauvais goût. Il avait donc été sincère dans sa déclaration. Sa présence, d'ailleurs, dans la maison de sa mère, ne prouvait-elle pas la noblesse de ses sentiments? Et alors... Mélanie n'osait pas aller plus loin dans ses suppositions; elle était comme épouvantée de celles qui s'offraient à son esprit.

Cependant, Mme Roger, fort calme en apparence, remercia Gustave Burel d'avoir bien voulu visiter son ermitage.

Gustave répondit avec esprit, et, voyant qu'on ne lui parlait pas de la lettre, se garda bien lui-même d'en dire un mot. Vivement questionné par Mme Roger, il raconta

à peu près toute son histoire et celle de feu son oncle. Mme Roger l'écouta avec le plus vif intérêt; on aurait dit qu'elle craignait de perdre une seule de ses paroles.

— J'espère, monsieur, dans le cas où vous n'auriez rien de mieux à faire, lui dit-elle, que vous voudrez bien nous accorder votre soirée.

— Je suis trop heureux, madame, de l'honneur que vous me faites pour ne pas accepter avec empressement.

— Voilà qui est entendu. Nous dînerons à six heures, ensuite nous ferons un peu de musique. Êtes-vous musicien, monsieur Burel?

— Très-peu, madame.

— Ce qui veut dire : Je le suis. Nous en jugerons ce soir. En attendant, si vous voulez visiter notre petit domaine... Oh! ce ne sera pas long, ajouta-t-elle en riant, quel-

ques centaines de mètres carrés à parcourir.

Elle se leva, prit le bras de Gustave, et ils descendirent au jardin, suivis d'Anatole, qui offrit son bras à sa cousine.

— Votre jardin est délicieux, madame, dit Gustave; il est parfaitement entretenu.

— Il pourraît l'être beaucoup mieux; mais nous le cultivons seules, ma fille et moi.

— Alors, madame, permettez-moi de vous adresser mes compliments. Ah! les belles tulipes! s'écria-t-il avec admiration. Vous avez aussi, là, une superbe collection de rosiers.

— Elle est encore très-incomplète.

— Vous paraissez aimer beaucoup les fleurs, monsieur? dit Mélanie.

— Comme tout ce qui est beau, frais, gracieux et pur, mademoiselle.

— J'aime à voir cet enthou-

siasme chez un jeune homme, reprit Mme Roger. Vous êtes poëte, monsieur Burel.

— A peu près comme musicien, madame, c'est-à-dire pas du tout.

— M. Burel est du Midi! répliqua Mélanie; c'est le pays des trouvères.

On avait fait le tour du jardin.

— Maintenant, dit madame Roger, je vous laisse, messieurs; j'ai quelques ordres à donner à Louise. Ah! j'y songe, je vais vous envoyer un petit panier, et vous vous amuserez à cueillir des fraises. Venez le chercher, Anatole!

Gustave et Mélanie restèrent seuls un instant, silencieux et embarrassés, lui ne sachant que dire, elle n'osant parler.

— C'est singulier comme un homme peut devenir tout à coup stupide en présence d'une jeune fille, pensait Gustave.

Enfin, au bout d'un moment, il fut heureux de trouver cette banalité :

— Votre résidence est vraiment charmante, mademoiselle.

— L'été, monsieur; mais en hiver Auteuil est bien triste.

— Vous êtes si près de Paris!

— Sans doute, mais pour revenir la nuit, après le bal ou le spectacle, c'est encore trop loin.

— En effet, mais pourquoi y demeurer en tout temps?

— Cette habitation appartient à ma mère, monsieur, répondit la jeune fille; sa modeste fortune ne lui permet pas d'avoir un second appartement à Paris.

Il y eut un silence pendant lequel ils se regardèrent comme s'il y avait déjà entre eux communication de pensées intimes. Anatole Dubouchet reparut à l'entrée du jardin.

— Monsieur... dit Mélanie.

Elle s'arrêta comme effrayée de ce qu'elle allait dire.

Gustave la regardait, attendant la fin de sa phrase.

— Monsieur, reprit-elle, est-ce bien vous qui, avant-hier, avez apporté une lettre?

— Pour vous. Oui, mademoiselle, c'est moi.

Mélanie baissa vivement les yeux et devint toute rouge.

En ce moment Anatole les rejoignit.

— Pourquoi cette rougeur subite? et d'où vient qu'elle est si émue? se demandait Gustave en cueillant des fraises; et, moi-même, pourquoi suis-je troublé ainsi?

De son côté Mélanie se disait :

— La lettre est bien de lui; il m'aime! Où donc m'a-t-il connue?

Il était onze heures lorsque Gus

tave et Anatole prirent congé des dames Roger. Le jeune Marseillais avait conquis entièrement l'amitié de Mme Roger, qui l'invita fort gracieusement à venir à Auteuil aussi souvent que cela lui ferait plaisir.

— Êtes-vous content de votre journée? lui demanda Anatole en le quittant.

— Enchanté! répondit Gustave.

— Comment avez-vous trouvé ma tante?

— Parfaite.

— Et ma cousine?

— Ravissante.

— J'espère que vous profiterez de l'invitation qui vous a été faite.

— Oui, certes!

— J'aurai donc le plaisir de vous y rencontrer quelquefois.

— Assurément.

— Tant mieux! car maintenant

nous sommes réellement amis, n'est-ce pas?

— En fait d'amitié, cher monsieur Anatole, il ne faut jamais trop se presser; nous verrons cela plus tard.

— Comme vous êtes singulier! c'est égal, je vous aime ainsi.

— Je vous en remercie.

— Allons, à bientôt, et bonne nuit.

— Bonne nuit, et au revoir!

## V

Rentré chez lui, Gustave Burel fut heureux de se retrouver seul, afin de pouvoir réfléchir tout à son aise à l'étrangeté de ce qui lui arrivait.

N'était-ce pas un véritable roman? Lui qui la veille n'avait jamais

vu les dames Roger, il venait d'être reçu par elles comme un vieil ami. Pourquoi cette amitié si vite établie? pourquoi Mme Roger lui avait-elle témoigné un si vif intérêt?

Certes, il ne pouvait attribuer cela qu'à la lettre de son oncle. Mais que disait donc cette lettre? Il avait beau appeler à lui toutes les ressources de son imagination, il ne pouvait rien s'expliquer.

Du reste, sans pouvoir se l'expliquer davantage, il éprouvait une satisfaction inexprimable. Il lui semblait que la vie avait un attrait un charme tout nouveau.

Il croyait voir encore le regard doux et attendri de Mme Roger, et le sourire gracieux de sa fille. Leur voix sympathique arrivait encore à son oreille comme une musique merveilleuse dont son cœur réjoui était l'écho fidèle.

Quels ravissants souvenirs lui laissait cette journée si remplie d'imprévu !

Debout devant la cheminée de sa chambre, la tête penchée et les yeux fixes, il s'abandonnait à une délicieuse rêverie.

Il faut bien que je me l'avoue, pensait-il, quelque chose est changé en moi ; je n'ai jamais rien ressenti de pareil ; c'est comme une joie immense. D'où me vient donc ce bonheur inattendu ?

Alors il se retrouvait à Auteuil, dans le jardin de Mme Roger, près de la jeune fille émue et rougissante, et son cœur bondissait dans sa poitrine. Il se souvenait alors des dernières paroles de M. Arnoult, son notaire, et il se disait :

— Mon tour d'aimer serait-il donc déjà venu? Mais non, c'est impossible, je n'aime pas Mlle Ro-

ger. D'ailleurs, ce serait insensé! Ne va-t-elle pas épouser M. Anatole Dubouchet? C'est étonnant comme j'éprouve peu de sympathie pour ce garçon-là! Il ne m'a jamais fait de mal, et il me semble que j'aurais du plaisir à lui être désagréable. Je le déteste!... Il y a dans nos sentiments des choses vraiment inexplicables.

D'après ce qu'il m'a dit, ce sont ces dames, et particulièrement Mlle Mélanie, qui ont eu l'idée de l'invitation qu'il m'a transmise. J'avais d'abord supposé que ces dames voulaient m'interroger au sujet de la lettre de mon oncle, je m'attendais au moins à répondre à quelques questions. Mais point! C'est à peine si Mlle Mélanie m'en a parlé!

Tout cela me paraît bien énigmatique. Que contient donc cette missive? Ma foi! je ferai bien de renon-

cer à y rien comprendre. Après tout, n'ai-je pas lieu de me féliciter? Pourquoi me casser la tête? Je veux jouir sans autre préoccupation du bonheur qui m'arrive? Du bonheur!... allons, voilà que je déclare encore que je suis heureux, et que Mlle Roger en est la seule cause! Est-ce que réellement je commencerais à l'aimer?... J'en ai vraiment peur! Maître Arnoult, maître Arnoult, je ne croyais pas sitôt vous donner raison.

On le voit, l'amour s'emparait de Gustave Burel presque à son insu et malgré lui. Il faut dire aussi que l'étrange façon dont il avait été mis en rapport avec la jeune fille le prédisposait singulièrement à l'entraînement qu'il subissait. L'inattendu et le romanesque ont toujours un grand prestige.

Après le départ des deux jeunes

gens, Mme Roger et sa fille étaient restées quelques instants encore dans le salon.

— Ce jeune homme est tout à fait bien, dit Mme Roger; je souhaiterais que tous les autres amis d'Anatole lui ressemblassent. N'es-tu pas de mon avis, Mélanie?

— Tout à fait, chère mère.

— Pour son âge, il a beaucoup de bon sens, et son esprit est des plus distingués.

— Croyez-vous, chère mère, que ce jeune homme soit capable de commettre une vilaine action?

— Quelle idée! Mais il me paraît être la loyauté même.

— N'est-ce pas? s'écria la jeune fille, emportée par un sentiment joyeux qu'elle ne put contenir.

Mme Roger la regarda avec surprise.

— Est-ce que tu avais des raison pour douter de lui ? demanda-t-elle.

— Mais non.

— Tu n'as pas été gaie toute la journée ; tu paraissais soucieuse. Qu'avais-tu donc ?

— Je n'avais rien, chère mère, rien, je vous assure.

— Peut-être la présence de M. Burel t'a-t-elle contrariée ?

— Oh ! en aucune façon.

— Si tu le voyais avec déplaisir, je trouverais un moyen poli pour l'empêcher de revenir.

— Ce serait bien mal agir, chère mère, surtout après l'amitié que vous lui avez témoignée. D'ailleurs, je serai très-contente de voir M. Burel nous apporter ici quelques distractions. Nous sommes si souvent seules...

— Ah çà, j'ai donc été bien aimable pour ce jeune homme !

— On ne peut plus gracieuse, ma mère.

— Il le faut bien, puisque tu l'as remarqué. Que veux-tu? M. Burel a une de ces physionomies qui plaisent tout d'abord.

— Il a l'air très-bon.

— Oui, ce doit être une excellente nature, que la vie de Paris n'a pas encore ternie.

Mme Roger se leva sur ces mots; elle mit un baiser sur le front de sa fille en lui disant :

— Il est tard, et tu dois avoir besoin de te reposer. A demain, mon enfant.

La jeune fille se retira dans sa chambre; elle se coucha immédiatement; mais ce fut en vain qu'elle tâcha de s'endormir : trop de pensées l'agitaient; elle se trouvait à peu près dans la même situation que Gustave Burel.

Elle relut plusieurs fois encore la lettre qu'elle lui attribuait ; et, bien que beaucoup de circonstances lui parussent toujours inexplicables, elle acheva de se convaincre que cette lettre renfermait la vérité, et que Gustave l'aimait.

Certes, en ce moment, Anatole Dubouchet était aussi loin de sa pensée que de son cœur. Elle l'avait accepté pour fiancé parce que cela faisait plaisir à sa mère, qu'il était son cousin, qu'elle le connaissait depuis l'enfance, et qu'il est naturel qu'à dix-huit ans une jeune fille se marie. Mais son cœur n'était pour rien dans cet arrangement de famille ; il était resté libre.

On comprend sans peine l'effet immense que la lettre attribuée par elle à Gustave avait dû produire sur cette jeune âme. Avec son imagination de jeune fille, amie du merveil-

leux, elle eut bientôt arrangé dans sa tête un joli roman auquel il ne manquait que le dénouement.

La nuit était fort avancée lorsqu'elle parvint à sommeiller; aussi se réveilla-t-elle fort tard. Mais elle était parfaitement reposée: de vives couleurs animaient ses joues; le bonheur éclatait dans son regard. Jamais elle ne s'était sentie si légère et d'humeur si joyeuse. Tout en elle semblait dire : J'aime, je suis aimée, je vis!

Sa première pensée avait été :

— Viendra-t-il aujourd'hui?

En la voyant si belle et si heureuse, Mme Roger ne put s'empêcher de l'admirer et de le lui dire. De son côté, elle eut pour sa mère comme un redoublement de tendresse : elle l'embrassait à tout propos.

— Mon Dieu! que je suis heu-

reuse de te voir ainsi! disait Mme Roger.

Et, tout en regardant sa fille, qu'elle n'avait peut-être jamais vue aussi expansive, sa pensée la transportait aux beaux jours de son passé, alors qu'elle était toute gaieté comme sa fille.

Un soupir s'échappait alors de sa poitrine, un soupir gros de souvenirs doux et tristes; puis elle murmurait :

— Chère enfant! qu'elle ne sache jamais combien le cœur d'une femme peut souffrir!

Mélanie se mit à son piano, joua et chanta pendant plus de deux heures. Elle éprouvait comme un besoin de manifester sa joie d'une façon bruyante. Être heureuse, ce n'était pas assez, elle voulait que la nature entière partageât son ivresse.

A quatre heures, celui qu'elle

attendait n'étant pas arrivé, elle comprit qu'il ne viendrait pas ce jour-là. Sa gaieté se calma un peu au dehors, mais elle ne perdit rien de ses joies intérieures.

— Il viendra demain, se dit-elle.

Elle descendit au jardin pour aider à sa mère à arroser les fleurs.

La journée se passa ainsi sans laisser place à l'ennui.

Le lendemain, Mlle Roger ne fut pas trompée dans son espoir.

Gustave Burel arriva à Auteuil de très-bonne heure. Il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir qu'il était attendu, et que la mère, autant que la jeune fille, était contente de le revoir.

Anatole Dubouchet vint aussi, mais un peu plus tard. Mme Roger le gronda doucement de ce qu'on ne l'avait pas vu la veille. Il essaya

de s'excuser auprès de sa cousine, qui lui répondit en riant :

— Mais, mon cher cousin, je ne vous en veux pas le moins du monde; vous avez rencontré quelques-uns de vos innombrables amis, ils vous ont retenu, vous avez très-bien fait de ne pas perdre une si belle occasion de vous amuser. Je vous assure que je trouve cela fort naturel.

Gustave Burel ne perdit pas un mot de ces paroles; la raillerie et l'indifférence qu'elles renfermaient ne lui échappèrent point.

Pour se donner une contenance, Anatole se posa devant une glace afin de voir si rien n'était dérangé dans sa toilette. Il se trouva bien, ce qui le fit sourire, et il oublia aussitôt que sa cousine n'était pas précisément aimable pour lui.

Dans la soirée, pendant que

Mlle Roger exécutait un morceau de Mendelssohn, que Mme Roger et Anatole causaient à l'extrémité du salon, Gustave, tout en tournant les pages de musique, dit tout bas à la jeune fille :

— J'ai sans doute été indiscret en revenant sitôt...

— Non, monsieur, ma mère a beaucoup de sympathies pour vous; elle sera toujours charmée de vous recevoir.

— Et... vous, mademoiselle?

— Moi, monsieur? Mais ce qui fait plaisir à ma mère ne peut m'être désagréable.

— Ma chère Mélanie, dit Mme Roger, il me semble que ton piano a des notes fausses.

— Je crois que oui, répondit la jeune fille un peu confuse, car sa main, qui tremblait un peu, s'était souvent trompée de touche.

— Demain nous ferons dire à l'accordeur de venir, ajouta la mère.

— Je vous remercie de votre réponse, mademoiselle, reprit Gustave sur le même ton ; vous la regretterez peut-être, car je suis capable de venir tous les jours.

— En ce cas, c'est nous menacer de venir demain, dit Mélanie en souriant.

— Peut-être bien.

Après cette seconde visite, Gustave se dit :

— Je ne crois pas me tromper en affirmant que M. Anatole Dubouchet n'est pas aussi près de se marier qu'il le pense.

## VI

Un mois s'est écoulé. Gustave Burel a fait de fréquentes visites à

la maison d'Auteuil; mais il s'est toujours tenu très-réservé vis-à-vis de Mlle Roger.

La jeune fille, qui ne pouvait s'expliquer le silence qu'il gardait, silence si contraire à la fameuse lettre dont elle le croyait l'auteur, la jeune fille, disons-nous, commençait à trouver sa conduite singulière.

La conduite de Gustave avait pour cause d'honorables scrupules.

Dans une conversation qu'il avait eue avec Mme Roger, celle-ci lui avait parlé du prochain mariage de sa fille avec Anatole. Selon l'idée de Mme Roger, ce mariage, qu'elle ambitionnait depuis plusieurs années, devait faire le bonheur de sa fille en lui assurant un magnifique avenir.

Ces paroles frappèrent Gustave au cœur. Son devoir, désormais, était

peut-être de ne plus revenir à Auteuil, mais il n'eut pas ce courage. Il continua à aimer Mélanie en silence, sans se demander où cette passion folle le conduirait.

Cependant, M. Dubouchet père se souvint un jour qu'il avait demandé pour son fils la main de Mlle Mélanie Roger et que le moment du mariage était arrivé. En conséquence, il fit un grand effort pour sortir de son apathie habituelle, et, tout de noir habillé et cravaté de blanc, il se rendit à Auteuil, chez Mme Roger, sa belle-sœur.

A son retour, il annonça à son fils que son mariage aurait lieu dans trois semaines.

Anatole se hâta de rejoindre quelques-uns de ses amis pour leur annoncer cette grande nouvelle, dont ils persistaient à douter.

Gustave Burel était de ceux qu'il tenait particulièrement à prévenir.

— Mon cher, lui dit-il, j'ai voulu être le premier à vous apprendre mon bonheur : mon mariage avec ma cousine est tout à fait décidé. Vous savez que nous comptons sur vous pour ce jour-là.

— Je vous félicite, répondit Gustave d'un ton froid.

— Je vais à Auteuil aujourd'hui ; y viendrez-vous ?

— Non.

— Alors, nous nous y rencontrerons un autre jour. Comme vous êtes pâle ! Seriez-vous malade ?

— Oui, je suis un peu souffrant.

— Il faut vous soigner, mon cher. Voulez-vous que je vous envoie mon médecin ? C'est encore un de mes amis.

— Merci, je n'ai pas besoin de médecin.

— A la bonne heure ! Je vous quitte, mais soignez-vous bien pour être dispos au jour dit. A bientôt.

— Je croyais qu'il ne s'en irait jamais, le bourreau ! s'écria Gustave. Encore une minute, et ma patience était à bout. Je l'étranglais !... Ainsi donc elle se marie. Plus d'espoir ! Adieu, mes beaux rêves !

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Je souffre cruellement, murmura-t-il.

Et, après un moment de silence :

— C'est ma faute! Pourquoi, dès le premier jour, n'ai-je pas compris que c'était insensé? J'ai vu le danger et je ne l'ai pas fui; au contraire, je suis allé au-devant : c'est une faute ! que vais-je faire, maintenant? Quitter Paris, retourner à Marseille? Le beau remède! Il est bien temps aujourd'hui ! C'était il y a un mois que j'aurais dû partir !

Il resta toute la journée dans sa chambre, se livrant à une foule de pensées extravagantes. Il gagna un peu de fièvre et se coucha. Le lendemain il était réellement malade. Un médecin fut appelé.

Laissons-le avec une garde à son chevet, et voyons ce qui se passait à Auteuil.

Mélanie ne chantait plus, ne jouait plus du piano, et parlait à peine. Assise au fond du jardin, sous un berceau de chèvrefeuille et de clématite, ayant à la main un livre qu'elle ne lisait pas, elle passait de longs instants dans une absorption complète.

Quand sa mère lui avait appris ce qui venait d'être définitivement arrêté entre elle et le notaire Dubouchet, elle s'était simplement dit :

— Je m'attendais à ce malheur.

Puis elle s'était retirée dans sa

chambre pour pleurer sans témoin.

Depuis ce moment, Mme Roger n'avait plus vu un seul sourire sur les lèvres de sa fille.

En la voyant triste et rêveuse elle se demandait :

— Qu'a-t-elle?... Hélas! je n'étais guère joyeuse non plus à la veille de mon mariage!

Mais la jeune fille restait muette et la mère ne pouvait rien deviner.

Mélanie attendait Gustave Burel, résolue, s'il continuait à se taire, à le forcer à s'expliquer au sujet de la lettre. Mais quatre jours s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du jeune homme.

Anatole Dubouchet venait chaque jour, lui; mais Mélanie ne daigna même pas lui demander pourquoi il n'amenait plus son ami à Auteuil. Elle était d'ailleurs d'une froideur presque impertinente avec lui. Ana-

tole, heureusement pour sa vanité, ne s'en apercevait point. Mais rien n'échappait à l'œil observateur de Mme Roger, qui finit par être con vaincue que sa fille souffrait réellement, et qu'elle lui cachait quelque secret.

— Ma chère enfant, lui dit-elle un matin, comme elles venaient de s'asseoir toutes deux sous le berceau du jardin, tu n'as pas en ta mère une entière confiance; tu souffres, tu es malheureuse, je le vois, je le sens ; je voudrais te consoler, te guérir; mais tu ne me dis rien. Douterais-tu du cœur de ta mère? Tu connais cependant toute ma tendresse. Oh ! parle, je t'en supplie! Et si cela est en mon pouvoir, je te consolerai.

Pour toute réponse, Mélanie cacha sa tête dans le sein de sa mère, et fondit en larmes.

La pauvre mère couvrit de baisers cette tête charmante en murmurant :

— Mon Dieu ! elle est pourtant bien jeune pour souffrir et pour pleurer ! Voyons, ma fille bien-aimée, reprit-elle au bout d'un instant, dis-moi la cause de ton chagrin ; aie confiance en moi ; ta mère n'est-elle pas ta meilleure amie ? As-tu peur de parler ? Ah ! si je pouvais te deviner !... Tiens, je vais t'aider : Est-ce l'idée de ton prochain mariage qui t'effraye ?

— Oh ! s'écria la jeune fille en relevant la tête, je ne serai jamais la femme de mon cousin !

Mme Roger tressaillit et devint très-pâle. Ce cri, échappé du cœur de sa fille, elle se souvint de l'avoir jeté aussi, vingt ans auparavant, dans une situation tout à fait semblable. Mais il ne fut pas compris,

car elle n'avait plus de mère, et elle dut épouser l'homme qu'on lui imposait. Cet homme était aussi son cousin, et ce mariage avait fait le malheur de sa vie. Elle prit sa fille dans ses bras et, la pressant sur sa poitrine :

— Le voilà donc, ce secret! lui dit-elle. Ah! chère enfant, pourquoi me l'avoir caché si longtemps? Rassure-toi, tu n'épouseras pas Anatole.

— Merci, ma mère, merci; mais je ne vous ai pas tout dit encore.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

Mélanie raconta à sa mère comment elle avait reçu une lettre de Gustave Burel avant même qu'elle le connût; elle lui révéla l'impression que la lecture de cette lettre avait faite sur elle, ses doutes, ses espoirs, ses indécisions, et acheva ses confidences par l'aveu de ses sentiments.

— Puisqu'il t'aime, pourquoi ne me l'a-t-il pas dit, à moi? s'écria Mme Roger.

— Je l'ignore, ma mère. D'ailleurs, il ne m'a jamais rien dit non plus. Sa lettre seule...

— Cette lettre, tu l'as conservée?

— Oui.

— Mais pourquoi a-t-il cessé subitement de venir à Auteuil? Quelle était donc l'intention de ce jeune homme? Me serais-je trompée sur lui? Aurais-je été assez aveugle pour ouvrir ma maison à un... misérable?

— Oh! ma mère, ne l'accusez pas!

— Non, mais il s'agit de ton bonheur, chère enfant, de ton bonheur que je veux à tout prix. En attendant, calme-toi, raisonne-toi... Je suis obligée de te laisser seule pendant deux ou trois heures. Il

faut que j'aille à Paris aujourd'hui.

— A Paris?

— Oui, une affaire pressée m'y appelle.

Une heure plus tard, Mme Roger était prête à partir.

— A propos, dit-elle, tu ne m'as pas fait lire la lettre que M. Gustave Burel a osé t'adresser sans mon consentement.

— A votre retour, chère mère.

— Non, donne-la-moi tout de suite.

La jeune fille alla la chercher.

Mme Roger la prit et la mit dans sa poche, en disant :

— Je la lirai plus tard.

Elle embrassa sa fille et sortit.

A deux heures, elle frappait à la porte de Gustave Burel. Un domestique de l'hôtel, qui était en train de boucler les malles du jeune

homme, lui ouvrit. Gustave, quoique faible et souffrant encore, écrivait devant une petite table. En voyant Mme Roger, la plume tomba de ses mains. Il voulut se lever; mais il s'affaissa sur son siége.

Des vêtements, du linge sur les meubles, des malles au milieu de la chambre, c'était significatif.

— Est-ce que vous allez quitter Paris? demanda Mme Roger.

— Je pars ce soir, madame.

— Vous ne nous aviez pas dit, monsieur, que votre départ fût si prochain.

— C'est vrai, madame, balbutia le jeune homme fort troublé; je ne savais pas, j'ignorais...

— Monsieur Burel, reprit Mme Roger d'un ton sévère, vous devinez sans doute le motif de ma présence?

— Non madame.

— Il faut donc que je vous le dise : monsieur Burel, pendant plus d'un mois, vous êtes venu assidûment chez moi. Dans quelle intention ?

— Celle de passer quelques heures charmantes dans votre société, madame.

— C'était pour cela seulement ?

— Oui, madame. Mais je crois m'apercevoir que je ressemble à un coupable qu'on interroge.

— Ah ! vous le voyez ! s'écria Mme Roger, votre conscience elle-même vous accuse.

— Ma conscience ne me reproche rien, madame.

— Vous ne me parlez pas, monsieur, d'une lettre que vous avez écrite à ma fille.

— Une lettre ! s'écria Gustave, qui, cette fois, se dressa d'un bond.

— Une lettre que voici, dit

Mme Roger en la mettant sous les yeux du jeune homme.

Gustave n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture de son oncle.

— Je ne me serais pas permis d'écrire à Mlle Mélanie, dit-il tristement ; cette lettre n'est pas de moi, madame.

— Quoi ! vous osez nier? Mais c'est vous qui l'avez apportée à Auteuil, le nom qui est au bas est le vôtre !

— C'est vrai, madame ; mais ce nom était aussi celui de mon oncle, de mon parrain.

— Votre oncle?

— Oui, madame, cette lettre a été écrite par lui.

— Par lui ! s'écria Mme Roger. Ah ! malheureuse !

— Vous m'effrayez, madame ! Que contient-elle donc, cette lettre ?

— Lisez, monsieur...

— Mais c'est impossible! s'écria Gustave après avoir lu.

— Un seul mot vous fera tout comprendre, monsieur. Ayant épousé mon cousin, je n'ai pas cessé de m'appeler Mélanie Roger, comme ma fille, et, pourquoi le tairais-je? j'aimais votre oncle. Il a dû m'écrire cette lettre un peu avant l'époque où je me suis mariée; je le suppose d'après le sens qu'elle renferme, car elle ne porte pas de date, et puis il n'aura su comment me la faire parvenir sûrement.

— Je l'ai trouvée, en effet, parmi les papiers de la succession, et j'ai cru de mon devoir...

— Ah! c'est cette lettre fatale qui aura fait tout le mal!

— Que voulez-vous dire, madame? De quel mal parlez-vous?

— En recevant cette lettre, ma fille a cru... Ah! je suis désespérée!...

— Achevez, de grâce, madame!

— Eh bien ! monsieur, abusée par cet écrit dont elle vous croyait l'auteur, ma fille, en vous voyant presque chaque jour... Ah! j'aurais dû le prévoir! Hélas! j'aurai fait le malheur de mon enfant!... Ma fille a trop pensé à vous, monsieur Burel.

— Elle m'aime! s'écria le jeune homme en tombant à genoux devant Mme Roger; et c'est vous qui me le révélez! Soyez bénie, madame! vous m'apportez le bonheur, vous me rendez la vie!...

— Que dites-vous?

— Je dis que je serais mort de désespoir en apprenant le mariage de Mlle Mélanie. Oh! je ne pars plus!

Le visage de Mme Roger s'illumina d'une joie infinie.

— Mon Dieu! dit-elle en joignant

les mains, ma vie n'a été qu'une suite de douleurs; mais aujourd'hui je ne me souviens plus d'avoir souffert, vous m'accordez ma récompense.

Elle prit la main de Gustave, et lui dit en l'entraînant :

— Venez, venez !

— Où me conduisez-vous?

— A Auteuil.

Comme l'avaient prédit les amis de M. Anatole, il en fut pour ses frais de corbeille de noce, et comme il avait promis de leur offrir un magnifique déjeuner avant son mariage, ils exigèrent néanmoins ce déjeuner, non plus comme adieu, mais comme retour à la vie de garçon. Quant à son père, il retomba dans son apathie et ne s'occupa plus guère des nouvelles fredaines de Monsieur son fils.

Peu de temps après, Me Arnoult,

notaire à Marseille, recevait une lettre ainsi conçue :

« Cher Monsieur,

» J'ai suivi votre conseil, je me marie. Comme vous le voyez, mon tour n'a pas été long à venir.

» Bien à vous.

» Gustave Burel. »

# NOUVELLE LUNE

---

## I

M. Gustave de Grivelle et sa jeune femme achevaient de déjeuner.

Après avoir servi le café et jeté un coup d'œil sur la table, afin de s'assurer que rien n'y manquait, le valet de chambre venait de se retirer.

On était à la fin d'avril; les fenêtres de la salle à manger, restées ouvertes, laissaient pénétrer à l'intérieur les parfums des premières fleurs.

Un rayon de soleil se faufilait sournoisement dans le jardin à travers les branches des lilas et des

seringats, et faisait ressembler chaque bourgeon vert à un bouquet de topazes. En même temps, une brise indiscrète s'égarait dans la salle à manger et s'amusait à badiner avec quelques cheveux fins sur le cou et le front de Mme de Grivelle.

Le repas avait été silencieux, presque triste. M. de Grivelle voyait sa femme rêveuse et distraite, et s'évertuait en vain à deviner l'objet de ses préoccupations. Depuis la veille Mme de Grivelle avait complétement changé d'humeur; le mari s'inquiétait. Il aurait bien voulu se montrer jaloux; mais de quoi? d'une idée, d'un caprice peut-être!..... Était-ce possible? Il pensa, avec raison, qu'il n'avait d'autre droit que celui de s'étonner d'une chose tout à fait anormale.

Par quelques fines plaisanteries, affectueuses toujours, il essaya à

diverses reprises d'amener un sourire sur les lèvres de sa femme; mais elle resta insensible à ses provocations. C'est à peine si elle jeta sur lui, à la dérobée, un ou deux regards sans éclat.

— Ma chère amie, veux-tu me permettre de sucrer ton café? demanda M. de Grivelle de sa voix la plus harmonieuse.

— Si vous le voulez, répondit la jeune femme.

— Quel ton solennel!... Vous êtes bien triste ce matin, seriez-vous malade?

— Non.

— Alors vous êtes contrariée?

— Pas davantage.

— Je veux bien le croire. Convenez, cependant, ma chère Julie, que vous me montrez un visage peu gracieux, reprit M. de Grivelle en souriant.

La jeune femme garda ses yeux baissés et ne répondit point.

— Vous me boudez, cela est évident, continua le mari, et, comme vous n'êtes pas femme à agir sans raison, je me demande comment j'ai pu avoir la maladresse de vous déplaire. Voyons, dites, de quoi suis-je coupable? quel est mon crime?

Ces paroles restèrent encore sans réponse.

M. de Grivelle ne put retenir un léger mouvement de dépit; mais il reprit bientôt avec son meilleur sourire :

— Voulez-vous faire une promenade au bois? Je vais donner l'ordre d'atteler.

— Non, merci.

— Mlle Krauss chante ce soir, désirez-vous votre loge à l'Opéra?

— L'opéra m'ennuie.

— Je vous conduirai à la Comé

die-Française : on donne la *Fille de Roland,* le beau drame de M. Henri de Bornier.

— J'ai vu cette pièce déjà deux fois.

— Vous préféreriez peut-être le spectacle en plein air de maître Guignol, reprit M. de Grivelle d'un ton moitié railleur, moitié sérieux ; les enfants s'amusent beaucoup aux farces d'Arlequin et du seigneur Polichinelle.

La jeune femme se hasarda à regarder son mari, croyant sans doute lui voir un visage mécontent.

— Enfin, s'écria M. de Grivelle, vous daignez me faire voir vos beaux yeux ! C'est une faveur dont je vous tiendrai compte, ma chère Julie ; elle devient si rare que vous la rendez précieuse.

Un sourire à peine marqué glissa sur les lèvres de la jeune femme.

Elle se leva et passa dans un petit salon où son mari la suivit.

Elle prit un livre, s'assit sur une causeuse et parut lire très-attentivement, tout en chiffonnant le ruban de sa ceinture, ce qui est toujours l'indice d'une préoccupation sérieuse chez la femme.

Quant à M. de Grivelle, il fit deux ou trois fois le tour du salon, se mit à la fenêtre, regarda un nuage blanc courir dans le ciel bleu, roula une cigarette qu'il oublia d'allumer, et finit par s'asseoir en face de sa femme, un journal dans les mains.

— Est-ce que vous n'avez personne à voir aujourd'hui? demanda au bout d'un instant Mme de Grivelle.

— Je comprends, fit le mari, vous me renvoyez.

— Pas du tout; mais...

— Mais vous seriez enchantée que

je m'en allasse, dit M. de Grivelle en se levant. J'aurais dû m'apercevoir plus tôt que ma présence vous est désagréable.

Cette fois, le mari était à bout de patience; il ne riait plus.

— La plupart des jeunes femmes que je connais, se dit-il, quand il fut sorti du salon, ont à leur service des migraines et des nerfs pour faire enrager leurs maris; la mienne aura des caprices, ce qui ne vaut assurément pas mieux. Mais, puisqu'il faut en passer par là, on tâchera de s'y habituer. Je lui donnerai à lire les comédies de ce pauvre Alfred de Musset, qui, lui aussi, n'a pas toujours eu à se louer des femmes.

Il fit seller un de ses beaux chevaux anglais pur sang, sortit de son hôtel situé, nous ne l'avons pas encore dit, rue d'Angoulême-Saint-Honoré, gagna les Champs-Élysées

et en monta au petit trot la magnifique avenue.

## II

M. Gustave de Grivelle n'était pas le cavalier le moins remarquable qu'on pût rencontrer sur le chemin du bois; les dames de sa connaissance lui souriaient comme à un homme dont on aime à attirer les regards.

— Vraiment, le bonheur lui va bien, dit ce jour-là l'élégante comtesse de Fesne à son amie, Mme de Villebon; j'ai rarement vu un homme de trente-cinq ans aussi parfait. Il reste jeune à l'âge où tant d'autres sont déjà vieux. Son esprit et son amabilité lui obtiennent toutes les sympathies. On dit que sa jeune femme l'adore et que la belle

barbe noire de M. de Grivelle a été pour quelque chose dans ce mariage d'amour.

Je ne sais jusqu'à quel point on peut aimer une barbe, ajouta la comtesse en riant, mais M. de Grivelle pourrait être encore fort bien sans cela.

Arrivé au rond-point de l'Étoile, M. de Grivelle descendit au galop l'avenue de la Grande-Armée, jusqu'à la porte Maillot.

Pourquoi prit-il cette route si peu fréquentée maintenant par les promeneurs du bois de Boulogne? En voyant le nuage qui obscurcissait son front, on aurait compris qu'il cherchait à s'isoler.

En ce moment, M. de Grivelle ne tenait pas le moins du monde à justifier la bonne opinion que la comtesse de Fesne avait de lui et de son caractère. La façon singulière dont

sa femme l'avait traité le matin l'occupait beaucoup plus qu'il ne l'aurait voulu. Il mettait son esprit à la torture pour découvrir la cause de ce changement aussi étrange qu'imprévu.

— Décidément, se dit-il, je me livre à un travail surhumain auquel je me vois forcé de renoncer. J'aurais plus vite fait de déchiffrer les hiéroglyphes de toutes les pierres de Louqsor. Oh! les femmes... elles se ressemblent toutes : on croit en posséder une tout entière, qu'on la tient à peine par le bout du doigt. En elles se cache l'énigme railleuse dont on ne découvrira jamais le mot. Je voudrais bien qu'on m'en montrât une seule dont le cœur ait été occupé, pendant une heure seulement, exclusivement par la même pensée.

M. de Grivelle avait laissé à son

cheval le soin de le conduire, et, comme s'il eût deviné les intentions de son maître, l'animal avait pris l'allée la plus déserte du bois.

— Cependant, reprit le mari de plus en plus soucieux, il y a quelques jours, elle semblait être heureuse : elle était d'une humeur charmante; elle riait, me parlait, son regard cherchait le mien; elle me voulait toujours près d'elle... Certes, elle n aurait pas permis que je fisse sans elle une promenade au bois! Aujourd'hui ce n'est plus cela : je suis sorti seul par sa volonté; je puis même dire qu'elle m'a ordonné de la laisser seule... Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce assez incompréhensible?... Pourtant, il faut qu'il y ait un motif. Lequel?

Aurait-elle curieusement fouillé dans mon passé? Les femmes sont jalouses même de ce qui est mort

Mais je ne me suis pas marié avec la réputation d'un Caton; il est donc absurde de supposer...

Quelle pensée!... Mais non, c'est impossible; elle n'a jamais quitté sa mère avant de me connaître, elle n'a pu en aimer un autre. D'ailleurs, on ne l'a pas contrainte à m'épouser... au contraire.

Tout cela ne manque pas de logique, mais c'est avec de semblables raisonnements qu'un mari se bouche les yeux lui-même. Grâce à un peu de vanité, et les hommes en ont tous, nous sommes trop disposés à croire qu'on nous adore, lorsque souvent tous les malheurs sont à redouter. L'homme devient alors, sans le savoir, le complice de sa femme et l'aide stupidement à le tromper.

Jusqu'à ce jour, j'ai pu croire que ma femme m'avait épousé par amour,

s'il n'en était rien? On a vu des jeunes filles se marier pour échapper à l'ennui, d'autres pour porter de riches toilettes, des diamants, pour jouir d'une plus grande liberté, beaucoup par curiosité et d'autres encore par dépit, pour se venger d'un ingrat.

Exemple :

Mlle Trois-Étoiles a rencontré, au bal de Mme X., Y. ou Z., un Jules ou un Arthur quelconque avec qui elle a dansé deux ou trois fois dans la soirée. Jules ou Arthur, qui se croit né pour faire des compliments, s'est extasié sur la beauté, la grâce, la taille élégante, la légèreté de sa danseuse, et lui a débité d'un ton élégiaque des devises de mirliton. Ces banalités caduques sont tombées dans un cœur jeune et naïf qui en gardera le souvenir.

Hier encore, ce cœur ne savait

pas épeler le mot *aimer*, aujourd'hui, il le lit couramment. Mlle Trois-Étoiles n'oublie pas son agréable danseur; le jour, elle pense à lui; la nuit, elle le revoit dans ses rêves et lui sourit. C'est un jeune chevalier de la bouche-en-cœur, blond ou brun, plus ou moins frisé, mais tout à fait insignifiant; n'importe, elle lui trouve des qualités qu'il n'aura jamais, elle le crée pour elle et en fait le héros d'un roman ridicule dont elle est l'héroïne; il est brave, généreux, dévoué, affectueux, spirituel; il a toutes les perfections, réunit toutes les supériorités, et elle lui pose sur le front l'auréole du génie.

Pendant ce temps, le héros, qui ne se souvient pas plus du nom que du visage de sa jolie danseuse, est à Trouville, à Bagnères, à Monaco ou ailleurs.

Mlle Trois-Étoiles, qui l'attend, s'étonne de ne pas le rencontrer. Où est-il? Que fait-il? Cela, elle le demande au nuage qui passe. Trois mois, six mois se sont écoulés; il n'est pas revenu. Alors, on devient triste, on verse des larmes, qu'on cache à tous les yeux; le jeune homme brun ou blond est un affreux ingrat... on se vengera de son indifférence, de son oubli.

Sur les entrefaites, un parti se présente et l'on se marie par dépit.

Mais l'hiver revient, M. Arthur aussi; comme l'année précédente, on se rencontre dans une soirée, et...

M. de Grivelle s'interrompit tout à coup, son visage était devenu très-pâle, une griffe de fer semblait lui serrer le cœur. Par un singulier caprice de la pensée, il venait de mettre sa femme à la place de Mlle Trois-Étoiles et de s'imaginer que M. Ar-

thur devait être un jeune attaché d'ambassade avec qui elle avait dansé quelques jours auparavant dans le salon d'une amie.

Il arrêta si brusquement son cheval, que la bête étonnée recula de quatre pas, en pliant sur ses jarrets. Deux coups d'éperons la relevèrent ; elle bondit en avant et s'élança, ventre à terre, dans la direction de Paris.

Dix minutes plus tard, M. de Grivelle rentrait dans la cour de son hôtel; il sauta à terre, jeta la bride du cheval dans les mains d'un domestique et se dirigea vers les appartements de Mme de Grivelle. La femme de chambre se trouva sur son passage.

— Madame vous a-t-elle dit à quelle heure elle rentrerait? lui demanda-t-il.

— Mais, monsieur, madame n'est pas sortie.

— Elle n'est pas sortie... répéta M. de Grivelle, qui s'était mis dans la tête le contraire. C'est juste, reprit-il aussitôt, madame ne devait pas sortir, car elle attendait une visite. La personne est-elle venue?

— Madame n'a reçu personne aujourd'hui.

— Vous en êtes sûre? insista M. de Grivelle, en regardant fixement la camériste.

— Je n'ai pas quitté l'antichambre, monsieur.

M. de Grivelle se sentit débarrassé d'un poids énorme qui pesait sur sa poitrine, il respira plus à l'aise. S'il l'eût osé, il aurait embrassé la femme de chambre.

— J'ai eu un accès de jalousie, se dit-il; heureusement le voilà passé, n'y pensons plus.

Sa physionomie changea subitement; de sombre elle devint souriante, et il prit son air le plus gracieux pour entrer chez sa femme.

Mme de Grivelle était à demi couchée sur la causeuse où son mari l'avait laissée; la même tristesse vague, indéfinissable, était répandue sur ses traits, et elle tenait encore dans sa main le même livre; il est vrai que depuis une heure il était ouvert aux mêmes pages.

L'entrée de M. de Grivelle la tira de sa rêverie.

— Déjà de retour? dit-elle, sans paraître ni satisfaite, ni contrariée.

Ces trois mots tombèrent sur le cœur du mari comme un énorme glaçon.

— Vous me faites là un étrange accueil, répondit-il sèchement; du reste, rien ne doit plus me surpren-

dre de votre part ; puisque la solitude vous est devenue si chère, madame, restez donc seule.

Et pour ne point laisser éclater la colère qui, depuis le matin, grondait sourdement dans sa tête, il sortit en fermant violemment la porte sur lui.

— Il y a pourtant des imbéciles qui osent affirmer que la lune de miel dure des années entières, quelquefois toujours, se dit-il en marchant à grands pas dans sa chambre ; eh bien, voilà quatre mois à peine que je suis marié, et une nouvelle lune commence... Si dès le premier quartier les nuages s'amoncellent, avant le dernier la tempête éclatera.

La lune de miel !... Ah ! ah ! ah ! fit-il avec un rire amer, charmante métaphore de Messieurs les poëtes ! Ils désignent ainsi les enchantements, les joies des pr miers temps

du mariage. Rêverie, fiction... Apôtres de la morale, philosophes humanitaires, vous voudriez que tout fût parfait dans ce monde; c'est bien, je le désire comme vous. En attendant, nous restons ce que nous sommes, ni meilleurs, ni plus mauvais: c'est toujours la lutte éternelle du bien et du mal. Vous blâmez ces mariages dits d'intérêt ou de convenance, pourquoi? puisque ceux qui se font par affection, basés sur une estime réciproque, ne sont pas plus heureux.

En vérité, on est tenté de donner raison à ces hommes positifs, qu'on est convenu d'appeler sérieux, calculateurs habiles, qui voient en toutes choses le chiffre et considèrent le mariage comme une affaire, un marché dans lequel le plus fin trompe le moins adroit.

Le soir, M. de Grivelle se fit ser-

vir à dîner dans sa chambre et mangea seul.

Décidément, il y avait nouvelle lune.

### III

Le lendemain, Mme de Grivelle fit dire à son mari qu'elle l'attendait pour déjeuner. Il s'empressa de se rendre à ce désir.

La jeune femme fut pour lui presque affectueuse; elle essaya même de lui montrer un visage souriant. Voulait-elle lui faire oublier sa con duite singulière de la veille? M. de Grivelle le pensa. Mais il ne pouvait s'y tromper, tout cela était forcé; la même pensée intime s'agitait en elle. Toujours préoccupée, elle continuait à être songeuse, embarrassée en sa présence.

Pour connaître la pensée de sa

femme, M. de Grivelle aurait donné beaucoup; mais comment découvrir un secret que cache un cœur dont on ne se croit pas complétement le maître?

— Attendons, se dit-il, nous verrons ce qui arrivera.

La semaine s'écoula. La situation restait la même.

M. de Grivelle veillait sur sa femme comme l'avare sur ses sacs d'or.

La jeune femme rêvait de plus belle. Parfois elle attachait sur son mari un long regard aux lueurs étranges. Impossible, d'ailleurs, d'en saisir l'expression.

— Elle a une singulière façon de me regarder, pensa M. de Grivelle, après avoir surpris deux ou trois fois les yeux de sa femme fixés sur lui. Quelle chose si extraordinaire trouve-t-elle donc dans ma figure pour

l'examiner ainsi ? Je n'y vois rien de changé.

Un jour il se hasarda à adresser cette question à Mme de Grivelle :

— Ma chère amie, depuis quelque temps vos yeux deviennent... comment dirais-je? presque farouches quand vous me regardez; voyons, je vous suis donc devenu bien odieux?

— Pourquoi pensez-vous cela? s'écria la jeune femme en couvrant son visage de ses mains.

Et elle fondit en larmes.

M. de Grivelle employa les mots les plus tendres pour la consoler. Il y réussit en lui demandant pardon et en lui assurant qu'il n'avait jamais douté de son affection.

A partir de ce moment, la jeune femme regarda un peu moins son mari; mais son regard avait toujours la même intention.

M. de Grivelle finit par conclure de toutes ses observations que le cœur ou l'esprit de sa femme était atteint d'une maladie inconnue.

Il se décida à aller trouver sa belle-mère, et à lui tout raconter.

Celle-ci l'écouta avec intérêt, s'étonna avec lui, et promit de voir sa fille dès le lendemain.

Elle vint en effet. Elle déjeuna avec les jeunes époux, et parla un peu de tout en observant la jeune femme.

Après le déjeuner, M. de Grivelle prétexta une affaire et sortit.

La mère se rapprocha de sa fille, prit ses deux mains dans les siennes, et, d'une voix habituée depuis longtemps à parler avec tendresse :

— Tu as laissé passer huit jours sans venir me voir; aurais-tu été souffrante? demanda-t-elle.

— Mais non, chère mère.

— Pourtant, je te trouve un peu maigrie. Tu t'ennuies peut-être?

— Nullement, ma mère.

— Tant mieux, mon enfant; du reste, les distractions ne peuvent te manquer, et je ne doute pas que M. de Grivelle ne se fasse un plaisir de t'en procurer.

— Mon mari ne m'a jamais rien refusé.

— Il t'aime, c'est tout dire. Et puis, tu n'es pas très-exigeante?

— Quant à cela, ma mère, vous pourriez vous tromper, dit la jeune femme en souriant.

— Enfin, tu es satisfaite?

— Très-satisfaite, chère mère.

— Et tu ne désires rien?

— Rien. Du moins pour le présent.

— Donc, tu es heureuse?

— Absolument.

— Ainsi ton mari ne t'a jamais

donné le droit de te plaindre de lui?

— Au contraire, chère mère, M. de Grivelle est toujours bon, affectueux, dévoué et rempli d'attentions délicates et charmantes.

— En un mot, il te traite en enfant gâtée.

— Je le crois. Après tout, il ne fait que continuer votre œuvre, chère maman, ajouta Mme de Grivelle en mettant un baiser sur la joue de sa mère.

— Les mères sont souvent trop faibles pour leurs enfants, mais comme elles les aiment!

— J'ai le bonheur d'en savoir quelque chose.

— Flatteuse et toujours gâtée!

— Bonne et toujours trop faible!

— C'est la vérité. Tu me disais donc que M. de Grivelle est toujours bon, affectueux, charmant pour toi. C'est très-bien... Penses-

tu qu'il soit également satisfait de toi ?

— Assurément, ma mère.

— Tu ne trouves rien à te reprocher envers lui ?

— Pourquoi me faites-vous ces questions? Est-ce que mon mari...

— Ma chère mignonne, M. de Grivelle s'est imaginé, à tort ou à raison, que tu l'aimais moins.

— Il croit cela! mais il se trompe, ma mère, il se trompe! s'écria la jeune femme avec des larmes dans la voix.

— J'en suis persuadée, mon cher trésor; mais j'ai en M. de Grivelle une grande confiance : esprit juste et délicat, il ne hasarderait pas sans raison un jugement téméraire. Voyons, n'y aurait-il pas eu entre vous une petite querelle?

— Oui, il y a plusieurs jours, mais depuis...

— Le ciel de votre bonheur ne s'est plus obscurci.

— Je m'efforce de plaire à mon mari, de lui être agréable en tout. Si vous saviez comme un rien le contrarie.... S'il ne me voit pas rire, s'il n'entend pas ma voix, il est soucieux. Que je garde le silence ou que je baisse les yeux, cela lui porte ombrage. Il est vrai que son mécontentement dure peu ; un regard affectueux, un mot de tendresse suffisent pour le dissiper.

— Cependant, depuis quelques jours, il est inquiet, malheureux ; ne t'en es-tu pas aperçue?

— Si je croyais que cette inquiétude fût sérieuse, cela me ferait beaucoup de peine. Mais rassurez-vous, ma bonne mère, M. de Grivelle aura eu un mauvais rêve ; je serais bien maladroite si je ne parvenais pas à le lui persuader.

— Allons, je vois que tout ira bien, dit la mère en souriant.

Elle embrassa la jeune femme et la quitta en lui renouvelant quelques conseils affectueux.

Elle trouva chez elle, en rentrant, son gendre qui l'attendait avec impatience.

— Monsieur de Grivelle, lui dit-elle avec une nuance d'ironie, vous n'êtes qu'un grand enfant; rien ne justifie vos appréhensions. En vérité, je ne sais de quoi vous vous plaignez, à moins que ce ne soit d'avoir une femme charmante qui vous adore.

— Mais, madame...

— Votre tête se plaît à forger des chimères, monsieur de Grivelle; j'ai causé longuement avec ma fille; vous m'accordez, n'est-ce pas, que je la connais aussi bien que vous?... Eh bien, je l'ai trouvée telle que je l'ai

toujours vue; elle n'a même pas compris ce que je voulais lui dire.

— Elle a su vous cacher son secret, voilà tout, dit M. de Grivelle peu convaincu.

— Est-ce qu'une fille a des secrets pour sa mère?

— Permettez-moi de le croire, madame.

— Je sais comment j'ai élevé Julie, monsieur; je possède toute sa confiance, elle n'aura jamais rien de caché pour sa mère.

M. de Grivelle dissimula sa vive contrariété.

— En ce cas, madame, dit-il, je suis forcé de croire à mon inexpérience; il me reste à regretter mon erreur et à rire de ma sottise.

— Et à vous laisser aimer tranquillement, mon cher gendre.

Il sourit amèrement. N'ayant plus

rien à dire, il prit congé de sa belle-mère.

## IV

— Ainsi, je n'ai aucune raison de me plaindre, se dit-il en mettant le pied dans la rue, on me traite comme un petit garçon ou un malade. Mon excellente belle-mère me rappelle Mme de Sotenville, et moi-même, en ce moment, je ressemble un peu au pauvre Georges Dandin.

Pendant près de deux heures il promena sa mauvaise humeur et ses tristes réflexions à travers les rues, et ne se décida à rentrer chez lui qu'au moment du dîner.

Il s'attendait à une avalanche de reproches, à des récriminations de toutes sortes; rien de tout cela n'arriva. La jeune femme affecta une

grande gaieté et se fit gracieuse avec intention.

— C'est de plus en plus incompréhensible, pensait M. de Grivelle; décidément, nous jouons ici un acte de comédie.

Il sortit dans la soirée et alla à son cercle, où on ne le voyait presque plus. Il y resta jusqu'à une heure du matin. Il rentra pour se coucher. A neuf heures, le lendemain, il dormait encore.

Mme de Grivelle était levée depuis longtemps. Elle avait mis son vêtement du matin le plus coquet : un peignoir de mousseline garni de valenciennes, bouillonné avec des rubans mauves; ce peignoir s'ouvrait d'une façon gracieuse sur la poitrine dont la blancheur d'albâtre s'estompait chastement sous les dentelles.

Elle n'avait pas sonné sa femme de chambre; elle s'était coiffée elle-

même avec une coquetterie exquise. Elle avait un petit air de fierté et d'audacieuse résolution qui lui allait à ravir.

Sa main mignonne s'empara d'une forte paire de ciseaux.

Elle sortit de sa chambre sans bruit, traversa un cabinet de toilette, en posant à peine ses pieds légers sur le tapis, et écouta un instant à une porte, qu'elle ouvrit ensuite doucement.

Elle était dans la chambre de son mari.

Elle s'approcha du lit le regard étincelant, retenant sa respiration, et considéra pendant quelques secondes la belle figure de M. de Grivelle endormi.

La main qui tenait les ciseaux se mit à trembler très-fort; mais l'instrument s'avançait vers le visage du dormeur, ouvert et menaçant...

Quand il se referma, un partie de la barbe du mari tomba sur l'oreiller.

M. de Grivelle ouvrit les yeux, porta vivement la main à sa joue, et arrêta sur sa femme un regard plus étonné encore qu'irrité.

Les ciseaux s'échappèrent des mains de Mme de Grivelle qui, aussitôt, éclata en sanglots.

Elle jeta ses bras autour du cou de son mari et lui dit en l'embrassant :

— Pardonne-moi, mon ami, pardonne-moi, mais depuis quinze jours le désir de couper ta barbe ne m'a pas quittée un instant.

— Est-ce possible? s'écria M. de Grivelle, et c'est pour cela que tu étais préoccupée, accablée de tristesse!... Ma chère Julie, si je l'eusse deviné, dès le premier jour j'aurais fait volontiers ce sacrifice nécessaire à ton repos. Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Je savais combien tu tenais à ta barbe; et puis, je trouvais cette idée si singulière, si ridicule... je n'ai pas osé.

A ce moment la mère de Mme de Grivelle se montra sur le seuil de la chambre et surprit les jeunes époux dans les bras l'un de l'autre.

— Eh bien, monsieur mon gendre, dit-elle, n'avais-je pas raison hier?

— Peut-être, chère mère, répondit M. de Grivelle.

Il ramassa une poignée de sa barbe et, la montrant à sa belle-mère :

— Une jeune femme peut avoir des secrets pour sa mère, dit-il en souriant; voilà le secret de Julie!

La vieille dame regarda, tour à tour, sa fille et son gendre, puis partit d'un joyeux éclat de rire.

- Monsieur de Grivelle, reprit-

elle, le secret de Julie a besoin de vous être expliqué :

Vous pouvez acheter une layette et un berceau !

LE

# BOUQUET DE ROSES

---

## I

Dans les premiers jours du mois de septembre 1837, un samedi, vers quatre heures du soir, deux voyageuses attendaient à Chaumont en Bassigny le passage de la diligence allant à Paris.

Elles n'avaient pas retenu leurs places à l'avance, et l'employé des voitures publiques paraissait douter qu'elles pussent partir. Cela contrariait vivement les voyageuses, pour qui la perspective de passer la nuit dans une chambre d'auberge n'avait rien d'agréable, indépendamment du

retard forcé que leur retour à Paris éprouverait.

Ces voyageuses, qui n'avaient pas encore jugé nécessaire de faire inscrire leurs noms sur le registre des messageries, étaient la mère et la fille. Elles arrivaient de Bourbonne-les-Bains, où elles venaient de passer quelques jours chez des amis.

La mère pouvait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans, la fille vingt-trois ans environ.

Celle-ci était d'une beauté remarquable et portait le cachet d'une rare distinction.

La diligence arriva, traînée par ses quatre chevaux de forte taille, et faisant grand bruit sur le pavé de la rue.

Ainsi que l'employé l'avait prévu, toutes les places de la voiture se trouvèrent occupées, moins une d'intérieur qu'il crut devoir mettre

à la disposition d'une des deux femmes. Mais, comme elles ne voulaient point voyager l'une sans l'autre, elles firent contre fortune bon cœur et se décidèrent à coucher à Chaumont.

— C'est un ennui que nous n'avions pas prévu, dit la jeune fille; mais il faut en prendre notre parti, une autre fois nous serons mieux avisées.

— Demain, à dix heures, vous serez certainement mieux favorisées, leur dit l'employé en manière de consolation, vous aurez deux places du coupé ou deux bonnes places à l'intérieur.

Elles retinrent pour le lendemain deux places au nom de Mme Duplessis.

— Maintenant, dit la mère, il faut nous mettre à la recherche d'un hô-

tel; il ne nous manquerait plus que de ne pas trouver à nous loger.

— Oh! cela n'est pas à craindre, fit l'employé en souriant; mais comme vous paraissez avoir quelque répugnance à passer la nuit dans une auberge, si vous le voulez, je vous ferai conduire, tout près d'ici, chez une dame, qui mettra à votre disposition une et même deux jolies chambres meublées. Vous pourrez également lui commander votre dîner, et je sais d'avance que vous n'aurez pas à vous plaindre de la manière dont vous serez reçues et traitées.

— Nous acceptons avec plaisir votre offre obligeante, monsieur.

L'employé appela son facteur.

— Vous allez conduire ces dames chez Mme Jacquet, lui dit-il.

Puis se retournant vers les voyageuses :

— Désirez-vous que je vous fasse

porter vos malles? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, s'il vous plaît, répondit la jeune fille.

— Dans ce cas, vous les aurez dans un quart d'heure.

Un instant après, Mme Jacquet accueillait les deux voyageuses avec beaucoup de politesse et de gracieuseté, et les installait dans les deux chambres promises par l'employé du bureau des diligences, lesquelles étaient réellement beaucoup mieux que ce que l'on peut s'attendre à trouver généralement dans une petite ville.

— Ces dames souperont-elles chez elles? demanda l'hôtesse.

— Si c'est possible, cela nous sera très-agréable, répondit la mère; mais ne prenez pas trop de peine, nous ne sommes pas difficiles, nous mangerons ce que vous avez.

— Si ces dames le permettent, je

leur servirai une belle truite avec une sauce dorée à la jeune crème et un bon perdreau rôti; pour dessert, des prunes, des poires, du raisin.

— C'est cela, c'est parfait, dit gaiement la jeune fille.

L'hôtesse courut à sa cuisine et mit tous ses soins à préparer le repas des voyageuses, qu'elle leur servit elle-même au bout d'une demi-heure. Autrefois cuisinière chez M. le comte de B..., un des grands propriétaires fonciers de la Haute-Marne, elle avait tenu à se distinguer, voulant ainsi témoigner sa déférence aux dames Duplessis. La sauce blanche à la crème avait de tous temps été son triomphe. Le poisson fut trouvé exquis et le perdreau délicieux. Les compliments qu'elle reçut flattèrent agréablement son organe auditif et firent monter subitement à ses joues et à son front

une rougeur qui indiquait une extrême sensibilité.

Pendant que Mme Jacquet mettait le dessert sur la table, le son d'un piano se fit entendre dans une pièce voisine.

— Vous avez un musicien dans votre maison ? dit la jeune fille.

— C'est mon fils, mademoiselle, répondit Mme Jacquet avec un petit sentiment d'orgueil très-évident.

— Ah ! c'est monsieur votre fils.

Et la jeune fille prêta une oreille attentive aux accords de la musique.

Au bout d'un instant elle reprit :

— Monsieur votre fils a du talent, madame ; ce passage du *Comte Ory* qu'il joue en ce moment est d'une exécution parfaite.

Mme Jacquet rougit une seconde fois et ses yeux petillèrent de joie.

— Mon fils a toujours eu du goût

pour la musique, dit-elle; il a vingt-huit ans et il étudie depuis l'âge de dix ans. Il joue aussi de la flûte et du violon. Pendant longtemps, nous avons dépensé pour lui beaucoup d'argent, et cependant nous n'avons pu l'envoyer à Paris. Paris, c'était son rêve... Il a travaillé, néanmoins, mais beaucoup plus de lui-même qu'avec les maîtres que nous avons pu lui trouver. Aujourd'hui, devenu professeur à son tour, il nous dédommage grandement des sacrifices que nous nous sommes imposés. Il y a quatre ans, il a eu l'idée de réunir en société une vingtaine de jeunes gens de la ville et de créer une fanfare dont il est resté le chef. M. le comte de B..., mon ancien maître, lui a donné la somme nécessaire pour acheter les instruments. Grâce à mon fils, mademoiselle, notre petite ville possède une

fanfare, qui est excellente, au dire de ceux qui s'y connaissent.

— Oh ! c'est très-bien, cela. Votre fils, madame Jacquet, a mérité ainsi la reconnaissance de ses compatriotes.

— Oui, mademoiselle. Et puis, notre fanfare a déjà eu l'occasion, plus d'une fois, de venir en aide à des malheureux; elle est toujours prête pour une bonne œuvre. Ainsi, ce soir, elle se fera entendre dans un concert que mon fils et quelques-uns de ses amis ont organisé pour venir en aide à une pauvre femme, qui reste veuve avec cinq enfants dont le plus âgé n'a que huit ans.

— C'est affreux !

— Oh ! oui, mademoiselle, affreux ! Le père de ces malheureux orphelins était maçon. Tout le monde dans la ville le connaissait. Excellent père, bon mari, ouvrier

laborieux et honnête, on l'estimait, on l'aimait. Il y a un mois de cela, il travaillait au clocher de l'église Saint-Jean... Comment cela s'est-il fait? on n'a pu le comprendre encore. Toujours est-il que l'échafaudage s'est rompu et que le pauvre maçon est tombé sur le pavé de la rue. On l'a relevé mort, sanglant, les membres brisés, la tête ouverte.

Les deux voyageuses ne purent retenir un cri d'effroi.

— Donc, continua Mme Jacquet, pour secourir la veuve et les orphelins, mon fils a eu l'idée de donner un concert dans la grande salle de l'Hôtel de ville, que M. le maire de Chaumont a tout de suite mise à sa disposition. Malheureusement, et avec beaucoup de peine, ses amis et lui n'ont pu placer qu'une soixantaine de billets, et bien plus à trois francs qu'à cinq francs. Ah! made-

moiselle, si j'osais... mais non, je n'ose pas.

La jeune fille eut un ravissant sourire. — Dites toujours, fit-elle.

L'hôtesse hésitait encore.

— Vous pensiez peut-être à me proposer des billets de ce concert? reprit la jeune fille.

— Eh bien, oui, mademoiselle.

— Et vous n'osiez pas me les offrir; c'est un tort. J'en prendrai deux volontiers à cinq francs.

— Est-ce que tu as l'intention d'assister à ce concert? interrogea la mère.

— Nullement, ma mère, répondit la jeune fille de sa voix mélodieuse, mais nous pouvons, sans cela, nous associer à une bonne œuvre.

Puis s'adressant à Mme Jacquet :

— Ma chère hôtesse, dit-elle, ayez l'obligeance de m'apporter deux billets.

Mme Jacquet était déjà sur le seuil de la porte. La jeune fille la rappela.

— Chère madame, lui dit-elle, je désire voir monsieur votre fils; priez-le de vouloir bien m'apporter lui-même les billets; dites-lui aussi qu'il me serait agréable de lire le programme de son concert.

Mme Jacquet sortit rayonnante.

## II

Un instant après le piano cessa de se faire entendre, et presque aussitôt deux petits coups furent frappés à la porte de la chambre des voyageuses.

— Entrez, dit la jeune fille.

La porte s'ouvrit et livra passage au jeune professeur de musique, qui resta interdit à la vue des deux dames.

— Ma mère vient de me dire... balbutia-t-il.

— Que je désirais avoir deux billets du concert que vous donnez ce soir, acheva la jeune fille ; c'est vrai. Vous faites là une bonne et belle action. Vous avez un grand cœur; c'est à cela, monsieur, qu'on reconnaît les véritables artistes.

Un peu confus, le jeune homme baissa les yeux.

La jeune fille tira de sa poche une petite bourse de soie bleue, serrée par deux anneaux d'or, dans laquelle elle prit une pièce de vingt francs, qu'elle mit dans la main du professeur en disant :

— Vous ajouterez cette petite somme à la recette que vous avez déjà recueillie pour vos intéressants bénéficiaires.

— Je vous remercie en leur nom, mademoiselle ; voici quatre billets.

— Oh ! deux suffisent pour ma mère et moi, fit-elle en souriant.

— Ces dames nous feront-elles l'honneur d'assister à notre soirée?

— Nous n'osons pas vous le promettre, monsieur; nous sommes un peu fatiguées, nous n'avons pas trouvé de places dans la diligence, et c'est forcément que nous passons cette nuit à Chaumont pour attendre la voiture de demain matin.

— Et puis, une soirée musicale dans une modeste ville de province n'est pas une chose bien attrayante.

— Mais je ne pense pas cela du tout, répliqua vivement la jeune fille ; Paris n'a pas seul le privilége de posséder d'excellents artistes, des virtuoses, vous en êtes une preuve, monsieur.

— Oh ! mademoiselle...

— Je vous ai entendu tout à l'heure, monsieur, et je suis assez

musicienne pour avoir pu apprécier votre mérite.

— Bien faible. C'est surtout quand on a beaucoup travaillé et étudié l'art musical qu'on s'aperçoit le mieux de son insuffisance. Ah ! je ne partage pas votre opinion, mademoiselle : c'est à Paris seulement que sont les vrais maîtres, les talents réels, sérieux, les grands, les inimitables artistes. Je n'ai pas vu Paris encore, et je donnerais, je crois, dix ans de ma vie pour y aller passer quelques jours. Combien j'aurais voulu voir et entendre à l'Opéra Adolphe Nourrit, le merveilleux chanteur, dans *Guillaume Tell,* la *Muette,* la *Juive, Robert le Diable,* les *Huguenots*... Ah ! celui-là est un artiste sans rival ; il est et restera le premier chanteur du monde, car nul ne possédera jamais son prodigieux talent, qui est pour moi le

génie de l'interprétation musicale. Hélas! je ne le connais que par les articles des journaux, qui m'ont communiqué leur enthousiasme pour Arnold, Robert et Raoul de Nangis. A côté du grand artiste, j'aurais voulu entendre aussi Levasseur, Mme Damoreau, Mlle Dorus et surtout Mlle Falcon, l'élève chérie d'Adolphe Nourrit, la charmante Alice, la délicieuse Rachel, l'admirable Valentine, tout à fait digne de son maître, et rivalisant avec lui de grâce, de chaleur, d'énergie, de sensibilité... Adolphe Nourrit, Mlle Falcon, deux artistes parfaits, chanteurs sublimes!

La mère et la fille échangèrent un regard et un sourire.

— Monsieur Jacquet, dit la jeune fille, après un moment de silence, ne pouvez-vous pas me communiquer le programme de votre concert?

— Pardon, mademoiselle, le voici.

La jeune fille le prit et le parcourut des yeux.

— Comment! fit-elle avec surprise, vous n'avez qu'une seule chanteuse!

— Vous oubliez que Chaumont est une toute petite ville, mademoiselle, et que la distance ne nous permet pas de faire venir des artistes de Paris. On fait ce qu'on peut et non ce qu'on voudrait. Nous ne pouvons avoir ici que des amateurs. Il y a dans la ville quelques dames qui chantent assez bien, mais chez elles, dans leur salon, pour leurs amis seulement. Mme Sully, qui chantera ce soir, a une jolie voix et est assez bonne musicienne. A ma prière, elle a consenti, en raison de la circonstance, à paraître devant le public. Elle a fait un grand effort, un véritable sacrifice. Ah! les préjugés...

La jeune fille réfléchissait, la tête légèrement inclinée sur sa poitrine.

— Monsieur Jacquet, dit-elle au bout d'un instant, ma mère et moi nous irons à votre concert. Les personnes qui me connaissent et qui m'ont entendue disent que je chante agréablement ; si vous le voulez, je serai ce soir votre deuxième chanteuse.

La joie étincela dans les yeux du jeune homme.

— Oh ! mademoiselle, répondit-il avec émotion, je ne sais comment vous remercier, je suis trop heureux...

La jeune fille eut un délicieux sourire.

— Eh bien, c'est entendu, dit-elle. Au moment où je devrai chanter, vous aurez seulement à prévenir le public ; vous direz qu'une dame de passage dans la ville a désiré prêter son concours à votre fête de bien-

faisance. Maintenant, que dois-je chanter?

Elle se leva, ouvrit une valise et trouva, parmi un assez grand nombre de morceaux de musique, la romance de la *Juive :* « Il va venir » et la partition entière de *Robert le Diable,* le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

— Tenez, reprit-elle en revenant vers le jeune homme, je chanterai la romance de Rachel et celle d'Alice de *Robert le Diable :*

« Va, dit-elle, mon enfant. »

— Les deux morceaux où Mlle Falcon s'est fait le plus applaudir, pensa tout haut le musicien.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait utile de répéter ensemble, au moins une fois, ces deux morceaux?

— Assurément, mademoiselle; cette répétition est nécessaire pour

que je ne vous accompagne pas trop mal.

— Je n'ai pas cela à redouter, répliqua gracieusement la jeune fille; d'ailleurs, à part l'exécution de votre partie, que vous connaissez très-bien, vous n'aurez qu'à suivre mon chant.

Combien de temps avons-nous?

— Le concert est pour huit heures, et il n'est que six heures et demie; nous pouvons donc disposer d'une demi-heure au moins.

Ils passèrent dans la chambre du jeune professeur, et celui-ci se mit au piano. La répétition commença par la romance d'Alice.

Avant la fin du premier couplet, au moment où la chanteuse reprenait pour la troisième fois ces mots.

Sa mère va prier pour lui...

les yeux du pianiste se voilèrent

et ses doigts restèrent immobiles sur le clavier.

Il se leva brusquement. Son visage était inondé de larmes.

— Ah ! mademoiselle ! s'écria t-il, vous ne m'avez pas dit la vérité, l'impression qui vient de se produire en moi ne peut me tromper, vous êtes une grande artiste !

— Une modeste chanteuse, monsieur, à laquelle, en effet, on veut bien reconnaître quelque mérite. Mais continuons notre répétition, je vous prie; du reste, je suis assurée, maintenant, que cela ira très-bien.

Après la deuxième répétition de chaque morceau, la jeune chanteuse déclara qu'elle était satisfaite. L'accompagnateur, persuadé qu'il se trouvait en présence d'une musicienne hors ligne, avait mis tous ses soins à respecter les intentions de

la chanteuse et à observer les nuances diverses de son chant.

— Mlle Duplessis ! se disait le jeune homme resté seul, en revêtant son habit de soirée, ce nom m'est complétement inconnu, et pourtant cette charmante et gracieuse jeune femme est une artiste de génie...

## III

A huit heures un quart, lorsque le concert commença par un morceau d'harmonie arrangé sur des motifs du *Siége de Corinthe* et exécuté par la fanfare de la ville, sur les deux cent quarante places préparées dans la salle, une centaine seulement étaient occupées. Mais il y avait là le préfet et sa famille et l'élite de la société chaumontaise. On ne devait pas espérer que la réunion fût plus nombreuse.

Avant l'air de fanfare, qui allait terminer la première partie du concert, l'accompagnateur se leva et, s'adressant au public d'une voix visiblement émue, il lui annonça qu'il avait eu le bonheur inespéré de trouver, à la dernière heure, une seconde chanteuse, et que cette jeune dame, étrangère à la ville, qui voulait bien donner son concours à une œuvre de bienfaisance, allait se faire entendre.

La salle se remplit d'un murmure de satisfaction auquel succéda un profond silence, quand on vit une grande et belle jeune femme se lever, quitter sa place et, émue, rougissante, se diriger vers l'estrade des musiciens sur laquelle on montait par un escalier de cinq ou six marches.

Elle portait une superbe robe de ville poult-soie gris-perle, à longue

traîne et délicieusement ajustée. Elle avait pour toute coiffure ses cheveux magnifiques. Roulés en torsades et découvrant un front large et pur, sous lequel brillaient des yeux d'une puissance d'expression merveilleuse, ils se posaient sur le haut de la tête comme une couronne de princesse.

Elle salua le public, puis un léger mouvement de tête prévint l'accompagnateur qu'il pouvait commencer.

Il joua le prélude de la romance d'Alice. Dès les premières mesures du chant une sorte de frémissement courut parmi les auditeurs. Toutefois ils écoutèrent avec un religieux silence. Mais la dernière note du refrain fut à peine sortie de la bouche de la chanteuse que l'enthousiasme éclata en bravos frénétiques. Tout le monde s'était levé, les moins

grands montaient sur leur siége, tous battaient des mains. L'interruption dura plus de cinq minutes. Enfin le silence se rétablit et la chanteuse put achever la romance.

Aussitôt, les applaudissements recommencèrent. L'enthousiasme n'avait plus de mesure. Beaucoup de personnes pleuraient. Il y a aussi des larmes pour l'admiration !

La chanteuse, descendue de l'estrade, fut entourée et chaleureusement félicitée et remerciée par le préfet et les notabilités de la ville.

— Je pensais à la veuve et aux cinq orphelins, répondit-elle modestement, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous être agréable et vous remercier aussi de vous être intéressés à eux.

Mais on ignorait le nom de l'admirable chanteuse. On se le demandait. Personne ne pouvait répondre.

Les dilettanti de la ville étaient eux-mêmes très-embarrassés. Évidemment ils venaient d'entendre une artiste de premier ordre, une véritable cantatrice, dont la voix de soprano leur semblait sans égale.

— Ce ne peut être que la Malibran, disait l'un.

— Mme Malibran est morte l'année dernière ; est-ce que vous ne le saviez pas? Ce serait plutôt Mlle Falcon, reprenait un autre.

— Ou Mme Damoreau-Cinti, ajoutait un troisième.

— Ou Mme Dorus-Gras.

— Non, c'est Mlle Nau.

Ils nommaient ainsi l'une après l'autre toutes les grandes chanteuses de l'époque, ce qui prouvait, surabondamment, qu'aucun d'eux ne connaissait la jeune et charmante artiste.

On interrogea M. Jacquet.

— Elle se nomme Mlle Duplessis, répondit-il.

Cette réponse était un désappointement.

Quoi, il existait une merveilleuse cantatrice du nom de Duplessis, et jamais on n'en avait entendu parler! Quel coup porté à l'amour-propre d'un dilettante!...

Après la première partie du concert, presque tout le monde sortit de la salle en discutant bruyamment.

En moins de dix minutes, on sut aux quatre coins de la ville qu'une jeune et jolie chanteuse, d'un talent prodigieux, venait de chanter au concert donné à l'Hôtel de ville et qu'elle allait se faire entendre une seconde fois dans la deuxième partie du concert.

C'était un événement.

De tous les côtés on accourut sur la place de la mairie, dont la façade

était éclairée par des lanternes vénitiennes.

En un instant les cafés devinrent déserts.

La population se précipita dans l'Hôtel de ville, comme l'ennemi dans une forteresse prise d'assaut. On se disputait, on se bousculait à la porte de la salle pour prendre les billets que les organisateurs de la soirée n'avaient pu placer. La recette fut triplée. Des jeunes gens donnèrent vingt francs et plus, pour obtenir la faveur d'entrer dans la salle où il n'y avait plus possibilité de s'asseoir.

L'enthousiasme des personnes qui avaient assisté à la première partie du concert était déjà partagé par les autres.

On dut retarder d'un quart d'heure la reprise du concert, et pour ne point mécontenter la foule qui se

pressait à l'entrée de la salle, où il n'y avait plus une seule place à prendre, on laissa toutes les portes ouvertes.

Enfin, le concert continua.

Les premiers morceaux furent écoutés distraitement et mollement applaudis. Cependant, Mme Sully eut la satisfaction d'être rappelée. Le public comprit qu'il lui devait ce témoignage de reconnaissance et qu'elle méritait d'être remerciée pour son dévouement. Du reste, sa voix de mezzo soprano était très-sympathique et elle chantait avec beaucoup de goût.

Mais quand l'artiste impatiemment attendue reparut sur l'estrade, ce fut une nouvelle ovation ; on la salua par trois salves d'applaudissements.

Elle chanta la touchante melodie : « Il va venir » du deuxième acte de

la *Juive* avec un charme inexprimable, une expression de mélancolie inimitable.

Son triomphe fut complet. Mais pendant qu'un tonnerre de bravos faisait explosion dans la salle, plus de cent voix redemandaient la romance d'Alice.

Comme nous l'avons dit, la salle s'était remplie entre la première et la seconde partie du concert, et deux cents personnes n'avaient pas entendu la délicieuse mélodie de Meyerbeer.

La chanteuse sentit qu'elle devait avoir de la gratitude pour ces auditeurs affolés d'enthousiasme, qui n'étaient là que pour elle.

Déjà descendue, elle remonta sur l'estrade et chanta la romance, peut-être encore avec plus d'âme et de suavité que la première fois.

## IV

La femme du préfet tenait à la main un magnifique bouquet de roses qu'un de ses domestiques venait de lui apporter, sur un ordre qu'elle avait fait parvenir chez elle pendant le concert. Le bouquet se composait de vingt-cinq à trente roses. En septembre, dans l'est, ces fleurs deviennent très-rares ; c'était tout ce qu'on avait pu cueillir dans le jardin de la préfecture.

Tout le monde devinait l'intention de la femme du préfet et savait que le superbe bouquet était destiné à la chanteuse.

En effet, lorsque celle-ci descendit de l'estrade au milieu des applaudissements et des cris d'admiration, la femme du préfet se leva, s'avança

vers elle et lui présenta gracieusement le bouquet de roses.

La jeune fille le prit et, d'une voix émue, prononça quelques paroles de remercîment.

I es applaudissements redoublèrent.

Comme l'artiste se disposait à regagner sa place, un jeune homme dit assez haut pour être entendu :

— Je donnerais un louis pour une de ces roses.

La chanteuse s'arrêta, regarda le jeune homme, et un adorable sourire se posa sur ses lèvres.

Une de ces idées que les grands cœurs seuls peuvent inspirer venait de naître dans sa pensée.

Elle remonta sur l'estrade, prit le plateau de métal blanc, sur lequel on avait apporté aux chanteurs des verres d'eau sucrée, y mit une rose enlevée à son bouquet, puis revint

près du jeune homme et lui dit de sa voix douce, avec une grâce charmante :

— Monsieur, voici la rose.

Le jeune homme se leva et prit la fleur à la place de laquelle il mit une pièce de vingt francs.

Dans la salle tout à l'heure si bruyante, régnait maintenant un silence solennel.

— Messieurs, dit la chanteuse d'une voix vibrante, nous sommes ici tous pour une œuvre de bienfaisance; en échange d'une fleur de ce bouquet, on vient de mettre vingt francs sur ce plateau pour la pauvre veuve et ses petits enfants à qui, à la veille de l'hiver, il faut des vêtements chauds, du feu et du pain !... A l'exception d'une de ces roses, que je veux conserver en souvenir de cette soirée et des douces émotions que vous m'avez causées, je vous

offre toutes les fleurs du bouquet au même prix que la première. Ce sera plusieurs mois d'existence pour la veuve et les orphelins.

Ces paroles furent suivies d'un long murmure approbateur.

Et cinquante mains se tendirent ensemble pour recevoir les roses du bouquet.

L'acquéreur de la première fleur s'était empressé de prendre le plateau, qui se couvrait de pièces de vingt francs et même de quelques billets de banque, pendant que la cantatrice radieuse faisait elle-même la distribution des roses.

Le concert se termina par une dernière fanfare.

On s'empressa de sortir de la salle pour attendre la chanteuse sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Lorsqu'elle parut, donnant le bras à sa mère, cinq cents voix l'accla-

mèrent et, respectueusement, la foule s'écarta pour lui livrer passage.

Un cortége nombreux accompagna la mère et la fille jusqu'à la maison de Mme Jacquet.

Parmi cette foule émue et remplie d'admiration, on remarquait les heureux possesseurs des roses. Ils portaient fièrement à leur boutonnière les fleurs de la chanteuse.

Le lendemain matin, comme les voyageuses achevaient de déjeuner, avant de se rendre au bureau des diligences, le professeur de musique leur fit demander par sa mère la permission de leur faire une visite.

— Nous ne serions certainement pas parties sans voir monsieur votre fils, répondit la jeune fille; veuillez lui dire que nous l'attendons et que nous serons charmées de le recevoir.

Un instant après le jeune musicien entra dans la chambre.

La jeune fille se leva et vint à lui en lui présentant sa main.

Le professeur était vivement ému.

Il prit la main fine et blanche qu'on lui tendait et la porta à ses lèvres.

— Brave cœur ! pensait la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, je viens vous remercier ; j'aurais dû le faire dès hier, mais il m'eût été impossible de trouver une parole pour vous exprimer ma reconnaissance et mon ravissement. J'ai éprouvé hier soir, grâce à vous, la joie la plus grande et la plus pure de ma vie ; je n'aurai probablement jamais un aussi beau jour dans mon existence.

Recevez les remercîments que je vous apporte, mademoiselle, au nom de la veuve et des pauvres orphelins, qui se souviendront de vous éter-

nellement, au nom de mes amis, au nom de la ville tout entière.

—Monsieur Jacquet, répondit-elle, vous direz à vos amis que j'ai été très-sensible à la démarche que vous faites en leur nom, et que je suis très-heureuse d'avoir pu m'unir à vous et à eux pour une œuvre de charité.

L'accueil qui m'a été fait hier dans votre ville, les témoignages de sympathie dont a été l'objet une chanteuse inconnue, m'ont laissé une impression délicieuse qui ne s'effacera jamais de mon souvenir.

— Mes amis et moi, mademoiselle, reprit le jeune homme, et la plupart des personnes qui ont eu le bonheur de vous entendre, partagent cette opinion, nous sommes convaincus, non-seulement que vous n'êtes point une chanteuse inconnue, mais encore que vous êtes une

des grandes cantatrices de l'académie de musique. Vous ne voulez pas vous faire connaître, nous nous inclinons respectueusement devant votre volonté.

Un homme envoyé par le chef du bureau des diligences étant entré dans la chambre pour emporter les malles, le jeune homme dut prendre congé des deux voyageuses, qui ne tardèrent pas à se rendre au bureau de l'entreprise Laffitte et Gaillard.

Une heure plus tard elles étaient déjà loin de Chaumont.

Dans l'après-midi, Mme Jacquet, en faisant les chambres qu'avaient occupées les dames Duplessis, trouva une partition de *Robert le Diable,* qui paraissait avoir été oubliée sur un meuble.

Elle s'empressa de la porter à son fils.

Celui-ci, l'ayant ouverte machina-

lement, poussa tout à coup un cri de surprise et de joie.

Et sur la première page de la brochure, il lut ces mots :

Offert à M. Jules Jacquet, professeur de musique.

Souvenir de la soirée du 8 septembre 1837.

Cornélie FALCON.

— C'est elle ! s'écria le jeune homme, le front rayonnant, c'est Mlle Falcon... oh ! je l'avais deviné !...

# JUSTIN & JUSTINE

---

## I

Il avait douze ans; elle n'en avait pas encore dix. On l'appelait Justin; elle se nommait Justine.

Ils étaient nés dans le même village, et leurs parents habitaient deux maisons voisines.

Justine était gardeuse d'oies, et, matin et soir, Justin conduisait au pâturage les bœufs et les vaches de son père.

La jeune fille ne manquait jamais de mener ses oies vers le pré où se trouvait Justin. Pendant que la bande de palmipèdes courait sur les jachères, les deux enfants s'asseyaient sur l'herbe et causaient.

Que se disaient-ils ? De ces jolis riens qu'une bouche jeune et qui ignore le mensonge peut dire seule, et qui ne peuvent être écoutés avec plaisir que par un autre enfant.

Justine chantait gentiment, Justin avait la voix assez agréable ; ils chantaient ensemble. Elle lui apprenait une chanson ou une chansonnette qu'il ne savait pas encore. Il lui en apprenait une autre.

Il arrivait souvent que l'alouette, la fauvette ou le linot se mettaient de la partie, les insectes s'en mêlaient aussi. Cela faisait un véritable concert en plein air.

On les rencontrait sur les chemins, marchant l'un près de l'autre, la main dans la main.

Ils riaient toujours.

En passant à travers les blés et les orges, ils faisaient une belle moisson de bluets ; elle tendait son

tablier d'indienne, Justin l'emplissait.

Aux bluets, qu'elle tressait en couronnes, elle mêlait quelques marguerites blanches au cœur d'or; puis, en riant, elle posait une couronne sur la tête de son ami en l'appelant son roi.

Parfois, une marguerite entre les doigts, elle oubliait la couronne commencée. M'aime-t-il? demandait-elle à la fleur en jetant ses pétales au vent. La marguerite répondait tantôt, passionnément; une autre fois, pas du tout. N'importe, les enfants ne se fâchaient pas contre elle.

Ils riaient toujours.

Mais il fallait pour cela qu'ils fussent ensemble. L'un sans l'autre ils étaient tristes. En se cherchant, ils erraient comme des âmes en peine.

Lorsque Justine ne menait pas ses oies aux champs, ce jour-là les vaches de Justin étaient mal gardées : elles mangeaient à leur aise l'herbe du pré défendu.

Les oiseaux chantaient seuls.

Aussi, le lendemain, quand ils se revoyaient, quelle joie !... Les bêtes à plumes en avaient leur part : elles faisaient invasion dans le pré et sympathisaient avec les bêtes à cornes.

Un jour ils furent surpris par un orage. Des éclairs éblouissants déchiraient les nuages en tous sens et incendiaient le ciel. Le tonnerre avait des grondements terribles. Ils cherchèrent un abri dans une haie. La haie était déjà pleine d'oiseaux effarouchés qui se cachaient dans les feuilles. La pluie et la grêle tombaient comme aux jours du déluge.

Justine n'avait pas lu le roman

de Bernardin de Saint-Pierre ; elle eut cependant la même inspiration que Virginie : elle cacha sa tête et celle de Justin sous son jupon de droguet. Malgré tout ils eurent froid. La pluie ruisselait sur leurs mains bleuies, leurs dents claquaient. Pour se réchauffer, ils se blottirent l'un près de l'autre comme des oisillons dans un nid.

## II

Ils grandirent.

Justin ne mena plus au pré les vaches et les bœufs de son père.

Justine cessa de garder les oies. Ses parents lui firent apprendre l'état de couturière.

Les jeunes gens ne se voyaient plus aussi facilement qu'autrefois, mais ils pensaient toujours l'un à l'autre.

Il y a dans le passé de chaque être humain des souvenirs que rien ne peut effacer.

Quand ils se rencontraient et que Justin lui adressait la parole, Justine devenait rouge comme une cerise de Montmorency. Elle avait appris à rougir en même temps qu'à tirer l'aiguille.

Le dimanche, Justin venait la prendre pour la conduire au bal; elle se faisait belle à son intention. Il la trouvait charmante et il le lui disait. Le cœur de Justine bondissait de plaisir

Aucune autre n'était plus gracieuse et plus légère dans les quadrilles. Tous les jeunes garçons l'admiraient et l'invitaient à danser. Elle ne dédaignait personne; mais elle savait trouver le moyen de danser avec Justin plus souvent qu'avec les autres.

Un jour, Justine eut dix-huit ans.

C'était une belle fille blonde comme un épi, avec une taille de sylphide; ses yeux, bleus comme l'eau d'un lac, avaient le regard d'une Andalouse. Sa bouche était une rose entr'ouverte. Ses dents transparentes et blanches comme neige ressemblaient à des perles fines enchâssées dans du corail. Elle avait le pied mignon et une petite main de princesse.

On parlait de sa beauté à dix lieues à la ronde, et ceux qui l'avaient vue n'hésitaient pas à la citer comme une merveille.

Grand était le nombre de ses admirateurs. Les moins timides la demandèrent en mariage. Elle les refusa. Du reste, elle ne permit à aucun de lui faire la cour.

Néanmoins, le découragement des uns encourageait les autres, et, loin

de diminuer, le nombre des prétendants augmentait.

Justine se souvenait du temps où elle gardait les oies.

Elle pensait à Justin.

Un matin que Justine se rendait à un village voisin où elle était appelée pour confectionner une robe de mariée, Justin la rejoignit sur la route. Il avait une figure de don Quichotte, et, contre l'ordinaire, il était embarrassé et baissait les yeux.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle.

Il poussa un soupir.

— Ma chère Justine, répondit-il, je vais me marier, mon père le veut...

Elle devint très-pâle

Il reprit :

— Mais c'est toi que j'aurais préférée, toi, tu le sais.

— Et tu prends une autre femme! s'écria-t-elle

— Il le faut bien puisque mon père le veut. Il ne te trouve pas assez riche.

— Ah ! je suis très-pauvre, en effet... Qui est celle que tu épouses?

— Ma cousine Hortense, la fille unique du frère de mon père, le propriétaire de la ferme des Charmes.

— Reçois mes félicitations, Justin, tu fais là un beau mariage.

Sur ces mots elle s'éloigna rapidement.

Quand elle fut un peu loin, elle se retourna. Justin était resté à la même place ; il n'avait pas osé la suivre.

Alors elle se prit à sangloter et continua son chemin en pleurant à chaudes larmes.

Justin était marié. Il avait quitte le pays pour aller demeurer aux Charmes, où son beau-père le mit à la tête de l'exploitation de la ferme.

Justine avait perdu sa gaieté et ses fraîches couleurs. Tout cela s'en était allé avec les riantes et belles illusions de sa jeunesse. Maintenant, chacun de ses souvenirs d'enfance contenait une douleur.

Elle disait adieu à l'amitié, à l'avenir, à toutes les joies rêvées. Plus de plaisirs, plus de chansons aux lèvres !...

Après s'être épanouie en pleine lumière, elle descendait dans la nuit. Elle passait à pleurer les heures que ses compagnes employaient à s'amuser.

Il y a des larmes qui devraient être recueillies dans des urnes d'or.

Au bout de deux ans elle n'avait pas encore oublié ; la blessure faite à son cœur était toujours saignante. Mais sa fierté aidant, elle paraissait consolée.

Un jeune homme du pays, déjà

repoussé une fois, hasarda une nouvelle demande en mariage. Celle-ci fut accueillie.

De tous ceux qui aspiraient à la main de Justine, ce jeune homme était peut-être le moins digne. N'importe, elle se maria.

Seulement, elle ne sut jamais bien pourquoi.

Peu de temps après elle revit Justin.

Il portait un crêpe à son chapeau. Il venait de perdre sa femme.

— Ah! Justine, lui dit-il, pourquoi t'es-tu tant pressée?... Si tu n'étais pas mariée, nous pourrions être heureux maintenant, car je suis libre, riche, et je t'aime toujours...

Elle ne voulut pas se souvenir qu'il l'avait sacrifiée.

— C'est vrai, répondit-elle tristement.

— Ainsi, tu ne m'as pas oublié?

— Non.

— Oh ! je déteste ton mari ! un ivrogne, un brutal, un mange-tout !... Sûrement il ne te rend pas heureuse.

Justine soupira.

— J'ai même entendu dire qu'il te battait.

Justine baissa les yeux.

— Le misérable ! s'écria Justin d'une voix sourde.

— Il est mon mari, répliqua-t-elle, et si je suis sa femme, c'est que je l'ai voulu.

— C'est vrai. Mais, dis-moi, Justine, si tu devenais veuve, te remarierais-tu avec moi ?

— Oui.

— Tu me le promets ! C'est bien, j'attendrai que tu sois veuve.

— Mon mari n'a guère envie de mourir, dit-elle en souriant ; tu auras longtemps à attendre.

— J'attendrai quarante ans s'il le faut ! s'écria-t-il.

Et ils se séparèrent.

## III

Justin resta fidèle à sa promesse pendant cinq ans. Au bout de ce temps, voyant que le mari de Justine continuait à jouir d'une santé excellente, il songea à se remarier, ce qu'il fit immédiatement.

Or, il y avait à peine un mois qu'il s'était donné une seconde femme, lorsqu'il apprit que le mari de Justine venait de mourir subitement à la suite d'une soirée passée au cabaret, pendant laquelle il avait trop fêté la bouteille.

— La fatalité nous poursuit ! s'écria-t-il. Il est donc écrit que nous ne serons jamais heureux, Justine et moi ?...

Il prit sa tête dans ses mains et s'arracha une poignée de cheveux

Le soir, comme sa jeune femme se plaignait de ce qu'il était triste et peu aimable pour elle, il fut pris d'un accès de colère subite et lui donna un soufflet.

C'était le premier, ce ne fut pas le dernier.

Un matin, Justin reçut la lettre suivante, dont nous croyons devoir corriger les fautes d'orthographe :

« Mon mari est mort. Le malheu-
» reux a été châtié par ce qu'il ai-
» mait le plus au monde : le vin et
» l'eau-de-vie. Tu dois avoir appris
» déjà cette nouvelle, comme j'ai su
» moi-même celle de ton second
» mariage.

» Tu n'as pas été fidèle à ta pro-
» messe; mais je ne saurais t'en
» vouloir : tu as attendu cinq ans,

» mon amour-propre est satisfait. Je
» regrette que ta patience n'ait pas
» tenu deux mois de plus.

» Je porte des vêtements noirs, il
» faut cela pour le monde ; mais je
» ne suis pas une veuve désolée, au
» contraire. Je laisse à mes robes le
» soin de pleurer le défunt.

» Je pars demain pour Paris, où
» je vais travailler chez une grande
» couturière, qui m'a fait des offres
» avantageuses.

» Mon pauvre ami, nous voilà
» séparés pour toujours ; nous ne
» nous reverrons probablement ja-
» mais. Je n'ai pas voulu quitter le
» pays sans te dire adieu et sans te
» promettre, à mon tour, de rester
» veuve éternellement.

» J'ai trop mal réussi une pre-
» mière fois pour être tentée de re-
» commencer.

» JUSTINE. »

Quinze ans plus tard, Justin mit en terre sa seconde femme.

Il avait alors quarante-trois ans, ses cheveux grisonnaient.

Il n'avait pas oublié Justine, mais il ignorait absolument ce qu'elle était devenue. Elle n'avait pas reparu dans le pays, et on ne put lui donner sur son sort que de vagues renseignements. Cela lui parut suffisant. Il mit de l'or dans ses poches et prit la route de Paris...

Il retrouva sa Justine... mariée et mère de quatre enfants.

Il hésita à la reconnaître. Il fallut qu'elle lui répétât plusieurs fois :

« C'est moi. »

Alors ses bras tombèrent à ses côtés et il poussa un soupir.

Oui, c'était bien Justine ; mais après la naissance de chacun de ses enfants elle avait perdu deux dents et quelques-uns de ses blonds che-

veux. Sous un embonpoint quelque peu exagéré, Justin chercha en vain la taille mince et flexible de la gracieuse fillette qui le nommait autrefois son roi. Sa voix, douce et mélodieuse jadis, ressemblait maintenant à celle d'un tambour-major.

Il ne restait plus rien de Justine, la charmante gardeuse d'oies.

— Nous sommes un peu changés, mon vieux, lui dit-elle; que veux-tu, nous avons vieilli... Qu'est-ce qui t'amène à Paris?

— J'ai fait ce voyage exprès pour toi; je suis veuf et je venais... Ah! Justine, pourquoi es-tu mariée?

— Encore une sottise que j'ai faite.

— Es-tu heureuse?

— Heureuse! ne m'en parle pas... Mon second mari est un peu moins ivrogne que le premier, mais il est plus brutal encore. L'autre me bat-

tait tous les soirs, quand il rentrait ivre; celui-ci m'assomme de coups soir et matin. Ah! je pense à toi souvent, mon pauvre Justin!... Autrefois, c'était le bon temps. Que de regrets!...

— Tu ne m'as donc pas oublié?

— Non.

— C'est singulier, pensa Justin en quittant Justine, elle est beaucoup moins bien, on pourrait même dire qu'elle n'est plus bien du tout; cependant j'ai toujours là, dans le cœur, quelque chose pour elle.

Il revint dans son pays, et l'année suivante il convola en troisièmes noces.

## IV

Justin vécut vingt ans avec sa troisième femme.

Il avait déjà marié ses deux fils

aînés qu'il avait eus de sa seconde femme. Il lui restait à établir, de la troisième, deux filles et un garçon, ce qu'il fit en l'espace de douze ans. Alors, comme il était riche encore, malgré les belles dots données à ses enfants, il pensait qu'il allait avoir une belle vieillesse.

Bien qu'il eût soixante-quinze ans et que ses cheveux fussent devenus tout blancs, il y avait encore en lui tant de force et de verdeur qu'il ne sentait pas le poids des années.

— Je passerai la centaine, dit-il à ses enfants réunis, le jour où il maria sa dernière fille.

Or, comme le vieillard n'avait plus rien à faire et qu'il s'ennuyait, il voulut se mêler des affaires de ses enfants. C'était un peu son droit.

Mais ils le traitèrent de vieux radoteur, de vieux fou, et ils ne se gê-

nèrent point pour le froisser et l'humilier.

Se voyant repoussé, abandonné, seul, le bonhomme songea à Justine.

Un jour, sans rien dire à personne, son portefeuille bien garni, il partit pour Paris.

Il avait quatre-vingts ans.

Justine était veuve depuis longtemps. Ses enfants étaient tous morts. Elle n'avait guère connu à Paris que la misère. Malgré son grand âge, elle travaillait encore pour vivre.

Elle remettait à neuf, tant bien que mal, de vieux pantalons et de vieux paletots. Elle avait recruté sa clientèle parmi les petits employés de commerce, les artistes de seizième ordre et les cochers de fiacre.

En revoyant Justin elle faillit s'évanouir.

Il la serra dans ses bras.

Pendant un quart d'heure ils pleurèrent de joie.

— Tu t'es donc souvenu de moi? lui dit-elle.

— Tu le vois bien, puisque me voici.

— C'est bien aimable à toi d'être venu me voir.

— Je viens pour t'épouser

Elle se mit à rire comme une folle.

Lui était très-sérieux.

— Il faut que nous soyons heureux, reprit-il gravement.

— Voyons, Justin, tu ne plaisantes pas?

— Regarde, répondit-il en ouvrant son portefeuille, voilà tous les papiers dont j'ai besoin, et puis vingt mille francs en billets de banque.

Les yeux éteints de Justine s'animèrent subitement et étincelèrent à travers les verres de ses lunettes

— Et cet argent est pour moi? demanda-t-elle.

— Oui.

— Tu me le donneras par contrat?

— Non, je le mettrai dans ta main le lendemain du mariage.

— Je préférerais que tu me le donnasses par contrat. Enfin, n'importe, allons à la mairie.

Le lendemain du mariage, Justine demanda les vingt mille francs.

Après avoir réfléchi, sans doute, Justin avait changé d'idée; il refusa de se dessaisir. C'était manquer à sa promesse et, à l'égard de Justine, une marque de défiance.

La querelle commença par un échange de mots aigres-doux. Justine reprocha à son mari de l'avoir trompée. Des reproches on passa aux paroles violentes, aux invectives. Justine ne possédait plus cette vertu

qu'on nomme la patience ; elle ne se souvint plus du temps où elle posait des couronnes de bluets sur la tête de Justin. Elle se laissa emporter par la colère et marqua ses vieux ongles sur le visage du quadragénaire.

Justin oublia à son tour le temps où Justine le charmait par sa gaieté et ses chansons ; il saisit un bâton et le fit jouer sur la tête et les épaules de sa Justine.

Les voisins épouvantés coururent chercher les sergents de ville.

Ceux-ci arrivèrent et conduisirent les époux devant le commissaire de police.

Un mois après, le tribunal prononçait la séparation de corps.

Son jugement est la morale de cette véridique histoire.

FIN.

# TABLE

